4448

8 PAGES

50 cent. France et Belgique ; 75 cent. ailleurs

Bi-Mensuel

PARIS-ORLÉANS

fin Décembre 1927

6e Année

N° 125

l'en dehors

Organe d'éducation, de réalisation, de camaraderie individualiste anarchiste

Les Camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND 22, cité Saint-Joseph, ORLÉANS

ABONNEMENT minimum . . Un an : 8 fr. 25 ; Extérieur : 13 fr.
Abonnement de propagande à 3 Exemplaires de chaque numéro } Un an : 20 fr. 75 ; Extérieur : 33 fr.
Tout exemplaire d'une date antérieure à l'année courante : 0 fr. 75
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 60 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits *non sollicités et non publiés*, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés de l'affranchissement nécessaire.

Le « Droit de Nature » (que les auteurs appellent communément *Jus Naturale*) est la liberté que chacun a d'user de sa puissance (propre), comme il l'entend, pour la préservation de sa propre nature (c'est-à-dire de sa propre vie) ; c'est par conséquent la liberté que chacun a de faire tout ce que, dans son propre Jugement et dans sa propre Raison, il concevra comme les meilleurs moyens pour atteindre ce but.

Thomas HOBBES.

Les milieux d'avant-garde sont actuellement la proie d'un accès de pudibonderie qui ne le cède en rien à la moralité bourgeoise, religieuse ou laïque, c'est pourquoi nous convions tous ceux qui pensent librement à la controverse sur

LES ANARCHISTES ET L'IMMORALITE

qui aura lieu le **DIMANCHE 22 JANVIER 1928**, *à la Maison Commune, 49, rue de Bretagne (salle du 1er), à 14 h. 30.*

La discussion sera introduite par E. ARMAND.

Ont déja promis leur concours : SIMONNE LARCHER, Doctoresse FELLETIER, IXIGREC, G. DE LACAZE-DUTHIERS, ALBERT SOUBERVIELLE.

Participation aux frais : 1 fr. 50.

Les Fils de Caïn

...Tandis que les fils de Seth, que Jéhovah avait envoyé à Adam et Eve pour remplacer le malheureux Abel, étaient restés de « pieux enfants de Dieu », suivant la tradition de leur père, les fils de Caïn s'éloignaient de plus en plus de l'enseignement du Seigneur. Ils étaient devenus les suppôts de Satan, ne respectant ni la famille ni la religion, ni l'autorité sous toutes ses formes. Caïn, le réprouvé, était de plus en plus méchant, tout en étant de plus en plus civilisé. De mœurs dissolues, vivant de brigandage et de vol, il personnifiait tous les vices. Il incarnait le crime et l'immoralité la plus haute.

La race des Caïnites fut digne d'un tel père. Ce fut une race de débauchés, sans Dieu ni Maître, n'obéissant à d'autres lois que leurs instincts. Et pourtant, elle avait apporté aux hommes la métallurgie, la musique et la poésie.

Nous nous trouvons désormais en présence de deux races humaines, toutes deux issues du couple adamique : celle des Caïnites et celle des Séthites. Or, c'est la première, race de maudits et de damnés, race pleine de vices, imprégnée de l'esprit de Satan, qui a fait faire les premiers pas à la civilisation.

Nous autres, individualistes, nous sommes les fils de Caïn, parce que nous aimons la vie. On a fait de cet homme d'avant-garde un assassin, afin de salir sa mémoire. La Genèse l'a chargé de tous les péchés d'Israël. Le mot Caïn en assyrien veut dire : *esclave*, épithète qui ne convient guère à notre héros. Les Caïnites sont les adversaires de l'ordre et du progrès bourgeois. Ce sont des fauteurs de désordre, des « en dehors ». Les Séthites sont des « en dedans », respectueux de tous les préjugés et de toutes les traditions. Ce sont des gens bien sages, dépourvus d'esprit critique qui n'ont même pas la noblesse de leur ancêtre qui du moins, vivait simplement, car ils se sont emparés de la civilisation apportée par Caïn pour la défigurer et s'éloigner de la nature.

Ce sont de pseudo caïnites et de pseudo-séthites, incapables de penser et d'agir par eux-mêmes. Maîtres ou esclaves, ces descendants des Séthites transformés en faux Caïnites, sont des êtres inférieurs, qui mériteraient qu'un nouveau Déluge vienne les anéantir...

Nous autres, individualistes, nous sommes les fils de Caïn.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

(Extrait de la *Philosophie de la Préhistoire*, tome Ier, chapitre X : *L'origine de l'humanité* d'après la *Genèse*).

SOMMAIRE : *Les Fils de Caïn* (G. de Lacaze-Duthiers). — *En guise d'épilogue.* — *Vers une nouvelle entente anarchiste* (Lesimple). — Variétés : *D'un honnête homme* (Marc Stéphane). — *Nos centres d'intérêt et les réflexions qu'ils suscitent.* A ceux qui nous aiment ; Le combat contre la jalousie, etc. ; Nos campagnes et nos lecteurs, etc. (E. Armand, R. Bichon). — *Glanes, Nouvelles, Commentaires.* — Se réaliser (Marius Jean). — *Chanson d'hiver* (E. Armand). — *Qu'est-ce que le Mutualisme ?* (Clarence Lee Swartz). — *Des chaînes* (Paul Paillette). — *Notre point de vue* (E. Armand). — *Mirage et Pénitence* (Elie Soubeyran). — *Correspondance* (Antonio Pérez). — *Etude sur l'énigme de l'Androgyne*, fin (Ixigrec). — *Notre enquête sur le sexualisme* (D. Caldine, P. Bonniel). — *Réalités, Vérités* (G. de Lacaze-Duthiers). — *Parmi ce qui se publie* (A. Bailly, D. R.). — *Croquignoles,* — *Trois mots aux amis.* — *Avis et communications.*

En guise d'épilogue

Sur cent francs d'impôts, payés à l'Etat par tout citoyen de la « doulce France », quatre-vingt-neuf francs quatre-vingt-dix-neuf centimes (89 fr. 99) *sont consacrés à la dette publique et à l'amortissement, aux pensions diverses et soins aux victimes de la guerre, aux personnels civils et militaires, à la défense nationale. Je crois qu'il n'y a pas de démonstration plus éclatante de la nocivité et de l'arbitraire qu'implique la notion de l'Etat, En vain chercherait-on ailleurs réquisitoire plus éloquent contre l'œuvre de l'étatisme. Ce que veulent dire ces chiffres, le voici : c'est qu'on peut être apatriote — et l'apatriotisme est une conception aussi légitime que l'athéisme — s'insoucier, par suite, de la défense nationale ; ne jamais recourir aux services d'un personnel public, dont on conteste l'utilité,* et, cependant, *être contraint* de subvenir *à l'entretien d'institutions qu'on considère comme détestables, de fonctionnaires que, par rapport à soi, on regarde comme des parasites. Une élémentaire logique exigerait que les souscripteurs aux emprunts, les bellicistes de tout poil, et les partisans de la défense nationale supportassent, et allègrement, les conséquences de la guerre. Mais ce serait trop simple.. L'Etat, lui, ne tient pas compte que ceux qu'il tient sous sa coupe répugnent aux services et aux institutions qu'il impose, il se moque de leurs objections de conscience. Il faut payer, sinon c'est l'amende ou la prison. Payer de son argent ou de son sang. A y réfléchir, cela paraît inimaginable, mais c'est ainsi. Et pourtant c'est cela l'Etat : un ogre qui prélève sur vous un tribut énorme pour l'entretenir, même quand vous n'avez pas besoin de lui. Et je songe, en écrivant cela, aux bonnes poires qui s'en vont bêlant qu'il y a une différence en faveur de la mentalité contemporaine, comparée à celle du Moyen Age, où l'on vous jetait en prison, où l'on vous brûlait à petit feu, si vous étiez hérétique ou si vous niiez l'existence de l'hypothèse-Dieu. Il y a un progrès, sûrement, mais en ce qu'on a remplacé l'entité dieu par l'entité patrie et la dîme par les impôts destinés à la défense nationale.* — QUI CÉ.

Quiconque est convaincu de l'importance primordiale de l'émancipation sexuelle de la femme se procurera le tract de MARGUERITE DESPRES :

D'une FEMME aux FEMMES et FILLES

de syndicalistes, révolutionnaires, communistes et anarchistes

Imprimé en couleur recto verso. Illustré d'un cliché. Nombreuses citations. Spécialement conçu pour être distribué aux *auditrices* des meetings, réunions, etc. — Le cent, franco : 4 francs.

Vers une nouvelle entente anarchiste

« C'est pourquoi la base de l'Anarchie est d'ordre éthique et qu'au point de départ, une entente est possible entre les anarchistes de toutes les tendances ».

(E. ARMAND).

E. Armand, dans *l'en dehors* (n° 120-121), stigmatise l'état mental de certains groupements d'anarchistes, leur manière de se comporter dans les réunions publiques, et de vouloir imposer leurs théories comme le *nec plus ultra* de la vérité :

« Ce que je ne comprends pas, écrit-il, « c'est qu'on vienne affirmer candidement à la tribune d'une réunion publique, affirmer *à priori*, qu'*une* méthode « éthique ou économique puisse faire le « bonheur de tous les hommes. Oui, qu'on « l'affirme, en se basant sur une théorie « livresque qui ignore le creuset de la « pratique ».

Lors même qu'une *théorie livresque* n'ignore pas le *creuset de la pratique* d'aujourd'hui, elle ignore toujours la pratique de demain. Ce qui est bon pour la génération présente, sera peut-être néfaste à la génération future ; il ne faut pas oublier le facteur éthico-dynamico-transformiste, puissant régulateur de la destinée universelle. Ceux qui prêchent avec emphase, se disant ou se croyant détenteurs de la vérité absolue, me font sourire. La vérité, pour moi, n'a pas de visage propre à soi, mais en a un pour chaque être pensant, modelé d'après ses goûts, sa sensibilité, sa sensitivité, l'éducation reçue et le milieu dans lequel il évolue.

Les différentes tendances anarchistes sont le résultat de cette complexité psychologique, et nul doctrinaire, nul penseur, nul théoricien, nul philosophe, pour courageux qu'il soit, ne pourra ni les détruire, ni les unifier.

La pensée dynamique individuelle avance dans tous les sens, se rencontrant avec d'autres pensées, les absorbant ou les repoussant, pour donner la lumière à des idées nouvelles, mais jamais pour s'unifier.

Vouloir — ou croire à — l'unification de la pensée est une chose absurde.

Vouloir endiguer la pensée en un seul canal, est, à mon sens, abominable, criminel, antianarchiste.

Je suis anarchiste, parce que je conçois que l'anarchie me laisse le droit et la liberté d'aimer, de manger, de produire, d'étudier, de penser, de rêver, quand je veux, si je veux, comme et où je veux, en un mot, de m'épanouir à mon gré, sans pour cela, évidemment, porter atteinte à la liberté de mes semblables. Enlevez-moi ce droit et cette liberté et je cesserai de me déclarer anarchiste. Pour conclure : l'horizon anarchiste n'a pas de limites.

Voilà ma façon de concevoir l'anarchisme, or, vu l'impossibilité de canaliser, de diriger vers un point unique nos théories, nos pensées, nos goûts, cherchons le plan d'une entente solide, désintéressée, loyale, fraternelle, anarchiste en somme.

Oui : « l'anarchie est d'ordre éthique... » Le voilà le point de départ, amplifions-le, éclaircissons-le, œuvrons courageusement pour la générosité de nos idées, rendons-les plus assimilables, plus cohérentes; luttons avec nous-mêmes contre notre atavisme, et nous pourrons marcher coude à coude pour la bataille commune.

Si nous réussissons à nous entendre, nous ne pourrons qu'y gagner, tant individuellement que dans l'ensemble du mouvement. Notre propagande, dans un nouvel essor vigoureux, nous créera des sympathies nouvelles, des rapprochements nouveaux chez beaucoup d'individualités, et même parmi *la masse*, actuellement à la merci des charlatans de la politique.

J'espère que cette idée, à peine esquissée, d'une entente entre tous les anarchistes, ne se perdra pas dans le vide, comme une petite bulle de savon, et que quelqu'un, plus qualifié que moi, prendra l'initiative de la mettre en chantier. Est-ce possible? ou bien ne serions-nous jamais que des idéologistes...? — LESIMPLE.

Ceux qui ne veulent ni Dieu ni Maître, les inadaptés, les inassouvis, les indomptés lisent :

l'en dehors

(FRANCO : 10 affiches ainsi libellées et non timbrées : fr. 0 30 ; 25 : *fr.* 0 75.
Le timbre à apposer est de 36 cent.)

VARIÉTÉS

D'un honnête homme

Qu'est-ce qu'un honnête homme, compagnon ? Hein, je te prends sans vert, à ce coup, pour l' définition ? Ben... te casse pas les méninges ilà-dessus, Batiss' te la va donner pour une fois — et sans douleur, bon : *un honnête homme, c'est un que les cognes n'ont pas* ENCORE *paumé sus le tas.* Simp'ment. Oui, v'là ce que c'est qu'un honnête homme, compagnon. Autrement dit, n'est vrai honnête homme que le juste. Et t'en connais, ti, des justes, *des qu'ont jamais péché ?* Batiss', non, foi de tapé. Bon. Mais alors, diras-tu, si c'est ça, un honnête homme, c'est-à-dire s'il n'y a point d'honnête homme au monde, *au sens rigoureux du mot,* comment peut-il se trouver tant de gens assez culottés pour faire profession de juger leurs semblab', et de les envoyer en prison, au bagne ou à l'échafaud ? Ben... je te vas dire, compagnon : l' justice, ici-bas dans cette vallée sus l' terre, c'est le gros larron qui s'arroge le droit de faire pend' le petit, passequ'il est le pus fort. Oui, c'est ça, l' justice des hommes, depis qu'y a des hommes — et des panses, comme disait l'aut'. Bon.

Et l' loi, qu'est-ce que l' LOA, comme ils disent, ceux qu'en ont plein le bec, sinon l'égoïsme collectif dressé cont' l'égoïsme individuel ? L' vacherie des repus qui s'efforce de prévenir l' révolte des vent' creux ? Je dis *prévenir,* compagnon, et non pas *apaiser,* ce qui serait pas du tout l' même chose, faut pas confond'. Bon.

Toutefois, pour êt' équitab', (et c'est une qualité qu'il faut reconnaît' à Batiss'), je dois ajouter que t'as qu'à remplir le vent' creux, et le v'là qui passe de rif et d'autor dans l' catégorie des vent' pleins, et qui crie, comme les aut' repus : l' loâ ! l' loâ ! T' te rends compte ? Bon. Vois-tu, compagnon, qu'il se dise royaliss', anarchiss', communiss', socialiss', ou tout ce que t' voudras en isse ; qu'il arbore chemise bleue, chemise noire ou chemise rouge, l'homme n'en est pas moins de nature et de complexion, toudi (1) une sale bête, et qui fera toudi l' société à s'n image — une foutue image, y a qu'à voir. Bon.

Mais l'évolution, quèque t'en fous, dans tout ça, diras-tu ? Ah ! laisse moi donc rire. L'humanité est passée de l'âge des cavernes à l'âge des tavernes, et de l'âge des tavernes à l'âge des casernes, où c'est qu'elle mijote actuellement, à dire d'esperts ; et celui-ci la ramène tout doux, tout doux à l'âge des cavernes, qu'elle réintéguera un de ces quat' matins avec une barbarie aggravée, car elle sera scientifique. Il n'y faut qu'une aut' guerre mondiale... Oui, v'là ce que c'est que l'évolution, foi de Batiss' — ce fameux *cirque* de l'évolution humaine, comme ils disent, dans les académies. Ça, et pas aut' chose. Bon.

Tiens, qu'est-ce que je disais ? entends-tu l' civilisation qui récalcit', compagnon? Passeque, l' civilisation, ça se reconnaît un faillib'ment à l' mitrailleuse, comme l' sauvagerie à l'hâche de Pierre (2). Bon. D'aucuns pourraient confond', mais faudrait pas les écouter; ça serait de mauvais esprits, des malintentionnés, qu'on appelle — bref, des submersifs, comme dit Barthou, le conservateur-sociau, qui s'y connaît, je pense. Bon.

(1) toujours, en patois du nord.

(2) Comme toutes les forêts domaniales de notre France si résolument pacifique depuis qu'elle n'a plus le sou (en quoi, d'ailleurs, elle loge exactement à la même enseigne locarniste que les autres puissances de l'Europe, Bolchévie comprise), la forêt de Saint-Germain est naturellement embellie de camps, de stands et de champs de tir. Je puis même assurer que depuis 1920, c'est-à-dire depuis que nous faisons de si louables efforts pour nous démilitariser, les nobles chênes et les bouleaux géants sont tombés par milliers pour le seul agrandissement du champ de tir. Et Batiss' fait allusion ici au crépitement incessant des mitrailleuses, aux flonflons de clique, éclatements de bombes et autres bruits *pacifistes* dont nous avons chaque jour les oreilles charmées...

NOS CENTRES D'INTÉRÊT

et les réflexions qu'ils suscitent

A ceux qui nous aiment

De l'humidité, de la pluie, deux jours de beau temps, une ou deux nuits passées dans les confortables salles d'attente de 3e classe de la Compagnie P.-L.-M., un excédent de recettes de 3 fr. 05 pour un voyage de quelque 2.200 kilomètres, voilà qui n'est guère encourageant, à vues superficielles. Et, cependant, c'est parmi les tournées de ces derniers temps, l'une des plus encourageantes. J'ai retrouvé partout des amis chez lesquels ne se sont pas éteints ni le déterminisme de la propagande, ni l'amour pour la bataille des idées. Les citerai-je tous ? Faye, à Thiers; Marius Jean à Saint-Etienne ; Taupenas à Lyon ; Lavaur et Roualdès à Alès; J. Clot, Léopold Faure, Battesti, Chaix, Freydure à Marseille ; Laura, Eluis, Martin, Robertson-Proschowsky, Stackelberg à Nice ; Guyomard-Dargy, Angonin, Sakountala à Montpellier ; d'autres encore que j'ai appris à mieux connaître, mais dont les noms importent peu. Ils peuvent ne pas partager toutes les thèses de l'en dehors, *mais je suis certain qu'ils ne laisseront pas péricliter ni stagner la propagande individualiste anarchiste — tout au moins qu'ils ne laisseront pas représenter l'individualisme anarchiste sous des couleurs qui ne sont pas siennes. A Thiers, à Nice, à Montpellier, contradictions ou passionnées ou éducatives. Dans cette dernière ville, Guyomard-Dargy poursuit une tentative vraiment intéressante. Nous reviendrons, l'année prochaine, c'est-à-dire d'ici peu de temps, sur un projet esquissé dans un entretien avec ce camarade et qui nous semble de nature à renforcer la vitalité du mouvement anarchiste en général.*

Ayant dû payer 500 francs environ pour le renouvellement des bandes pour l'expédition du journal, dont la provision était épuisée, nous voici en déficit pour finir l'année. Avis à « ceux qui nous aiment ». E.. A.

Les Compagnons de l'en dehors (1)

Adhésions nouvelles :
Changement d'adresse :
Reçu, expédié, envoyé : n° 18 : 5 fr. — n° 1 : 5 fr.
Nous réservons aux membres du Milieu « Les Compagnons de l'en dehors » l'usage de l'adresse « aux bureaux du journal ».
Le contrat des Compagnons de l'en dehors (*texte ido et français*) *est expédié franco contre envoi de 0 fr. 90, mais seulement à nos abonnés.*

(1) *Toute lettre concernant les COMPAGNONS DE L'EN DEHORS, toute demande d'admission, toute communication quelconque relative au Milieu qu'ils constituent, est mise sous enveloppe portant la suscription : « Les Compagnons de* l'en dehors », *laquelle est incluse en une seconde enveloppe à l'adresse de E. ARMAND, telle qu'elle est indiquée dans le numéro de* l'en dehors.
Tout envoi d'argent, sous quelque forme que ce soit, est fait audit nom de E. ARMAND.

Le Combat contre la jalousie,
l'exclusivisme en amour et pour une éthique sexuelle autre

A notre réunion de Montpellier, des camarades ont reproché à *l'en dehors* de considérer comme inférieurs les compagnons qui n'étaient pas d'accord avec l'éthique sexuelle qu'expose, préconise, défend notre journal. Comme il se faisait tard, je n'ai pu répondre avec toute l'amplitude voulue. Je le répare par la mise au point suivante, destinée à un plus grand public.

1. *Il se peut que dans* l'en dehors, *nous nous servions du mot* supérieur *comme* terme de comparaison, *mais ce n'est pas dans un sens péjoratif. Une conception peut nous paraître pauvre, indigente ; elle peut nous sembler manquer d'ampleur ; tout cela est par rapport à nous et non relativement à un étalon extérieur à nous. Dans notre esprit,* supérieur *est synonyme de « engendrant davantage de camaraderie », « favorisant davantage les expériences », « nous procurant plus de joie (ou de plaisir ou de jouissance, etc.) », « plus utile, plus agréable, plus plaisant pour nous », etc.*

2. *Par « Liberté de l'Amour » nous entendons la liberté de proposition et de réalisation de toutes les modalités de rapports sexuels entre les camarades d'un milieu donné — du couple à la promiscuité. On ne peut pas parler de « liberté sexuelle », là où on ne peut garantir l'expérimentation des différentes formes d'associations sexuelles et sentimentales ; là où on limite l'étendue et l'amplitude des différentes variétés de la manifestation sentimentalo-sexuelle,* l'amour n'est pas libre.

Dans le sens le plus élevé du terme, parce que nous sommes des dynamiques et des optimistes, parce que chaque expérience nouvelle ajoute à notre acquis personnel, nous enrichit, nous sommes des « chercheurs d'expériences ». Dans le sens le plus courant comme aussi le plus raffiné. Nous apparaît donc SUPERIEUR aux autres milieux celui où il nous est possible de faire DAVANTAGE d'expériences; nous apparaît donc SUPERIEURE aux autres l'association sentimentalo-sexuelle qui nous garantit le plus grand nombre d'expériences amoureuses. Nous pouvons donc qualifier le couple comme la plus inférieure des associations, à ce point de vue.

Individualistes associationnistes, nous revendiquons une forme d'association affective où nous puissions jouir de tous les avantages de l'association sans renoncer à notre unicité. La « camaraderie amoureuse » nous donne satisfaction. Elle se résume en une union libre, résiliable selon préavis (ou non, après entente), au nombre de participants limité ou illimité, participants groupés ou dispersés, associés volontairement dans un but déterminé, sachant et voulant ce qu'ils veulent. Le fait que dans cette association, nous pouvons affirmer notre personnalité amoureuse nous la fait considérer comme SUPERIEURE aux associations sentimentalo-sexuelles où cela nous est impossible.

3. *Nous trouvons qu'il y a camaraderie RESTREINTE, pour nous, chercheurs d'expériences amoureuses, là où il nous est impossible de nous manifester tels que nous sommes sous ce rapport. Nous paraît donc SUPÉRIEUR le milieu de camarades où nous n'avons à redouter de blesser les préjugés et les susceptibilités de qui que ce soit, où nous sommes certains qu'on ne nous blessera pas par un refus, que nous pouvons en certains cas assimiler à une atteinte grave à notre fierté ou à notre dignité égoïstes. Il est incontestable que nous apparaît* supérieur *le milieu ignorant le refus, puisqu'il ne limite pas nos possibilités d'expériences.*

La camaraderie qui n'inclut pas les manifestations sentimentalo-sexuelles ne peut donc nous apparaître que comme INCOMPLÈTE. Elle l'est et sans contestation possible, puisqu'elle impose une limite à l'expression de notre personnalité. ELLE ignorera toujours UNE sorte de réciprocité : la réponse à l'appel amoureux : elle n'est donc pas intégrale, elle peut nous laisser insatisfaits, mécontents, aigris, comme toute barrière à l'expérience ; la camaraderie restreinte porte en soi un germe de dissociation. C'est pourquoi nous envisageons la camaraderie impliquant les manifestations d'ordre amatif comme préférable *ou* supérieure *à celle ne les comprenant pas.*

4. *Le refus, dans tous les domaines, est une manifestation de MOINDRE camaraderie. NOUS EST DAVANTAGE camarade qui nous offre un verre d'eau quand nous sommes altérés que quiconque clôt son puits. Cela ne se discute même pas. Est une association de MEILLEURS camarades celle qui ignore et le refus du verre d'eau et le refus du baiser, que celle qui ignore le refus du verre d'eau seulement.*

5. *Nous sachant sains, doués des notions d'hygiène sexuelle voulue, de la volonté requise pour n'employer ni la violence ni la fraude envers quelque camarade que ce soit, considérant toute camarade qui nous plaît comme une amante possible, une amie amoureuse en perspective (il est question ici des compagnes à l'écart de la thèse de la camaraderie amoureuse) — nous entendons défendre NOTRE CAUSE auprès de celle ou celles qui nous attirent. Celui qui s'interpose entre elles et nous nous sera toujours MOINS CAMARADE que celui qui facilitera notre possibilité d'expérience ou simplement n'y opposera pas d'obstacles. Cela encore est incontestable.*

De même nous est MOINS CAMARADE celui qui nous connaissant tels que nous sommes ne fait pas un effort, quand il nous reçoit, pour nous introduire dans une ambiance de volupté, de tendresse, de caresses affectueuses. Il montre ainsi qu'il ne nous a pas compris (ou moins compris), qu'il tient moins à notre camaraderie, qu'il se soucie moins de nous faire plaisir. Il n'est pas autant des « nôtres » que celui qui a tenté et réussi un effort opposé. Celui qui estime accomplir un geste de réciprocité en nous créant cette ambiance nous est UNE MEILLEURE ou UN MEILLEUR CAMARADE.

C'est pour cela que, sauf en ce qui concerne les questions de propagande *touchant à* l'anarchisme en général, *JE PRÉFÈRE en fait de couples, fréquenter ceux dont l'un au moins des éléments pratique ou la camaraderie amoureuse ou le pluralisme amoureux, les deux éléments étant au courant. Notre mentalité communie davantage, je m'y sens davantage à l'aise, j'y étouffe moins, je m'y sens en un milieu de MEILLEURE CAMARADERIE, de CAMARADERIE SUPÉRIEURE.*

6. *Considérant la camarade comme « autonome », qu'elle cohabite ou non, il va sans dire que ce qui précède s'entend de la compagne comme du compagnon.* — E. ARMAND.

ASSOCIATION INTERNATIONALE DE COMBAT CONTRE LA JALOUSIE ET L'EXCLUSIVISME EN AMOUR. — Adhésions :
25e *liste :* 83. Léonard, rue Kléber, 75, à Troyes (Aube).

Aucune annonce compagne désir. faire connais. camarades ou vice versa, n'est insérée si l'annoncier ne fait pas partie de « l'Association internationale de combat contre la jalousie sexuelle et l'exclusivisme en amour. »

Nos Campagnes et nos Lecteurs

Distinguons

Candides, fantaisistes ou machiavéliques il s'en trouve pour dire : « Ceux qui ne sont pas partisans d'une Révolution sociale sont forcément conservateurs ».

Je sais parfaitement que les théories de *l'en dehors* ne s'assimilent pas du jour au lendemain. C'est pourquoi j'apporte ici une thèse personnelle, discutable certes, mais qui, je l'espère, aidera ceux qui sont *destinés* à l'Individualisme, ainsi que ceux qui y sont acquis.

Révolutionnaire, je ne veux pas l'être pour diverses raisons qu'il serait oiseux d'exprimer tout au long dans un journal animé par E. Armand.

Pour que s'accomplisse une Révolution profonde, opérée en vue d'instaurer le Communisme Intégral, je pense, comme lui, qu'il faut — et ce n'est pas le cas maintenant — une forte majorité d'individus préparés : à « tempérament adéquat ».

Mais je me défends bien d'être conservateur. Je suis contre le milieu ambiant qui m'opprime. « Alors, me dira-t-on, vous vous refusez aux concessions indispensables pour une vie en société ». Erreur. Je suis bien décidé à mettre de l'eau dans mon vin — à renoncer à certains plaisirs pour obtenir l'avantage de ne pas vivre isolé. Seulement, je ne puis être sociable de tout cœur que parmi ceux qui se distinguent par leur probité et leur sincérité dans leurs rapports avec moi.

Ainsi qu'E. Armand, j'estime que la vie des individus qui tiennent à l'autorité ne

---

Maintenant, t' te demandes, si ça tombe, à propos de quoi toute cette philosophie, compagnon ? Ben... à propos de bottes, c'est ben le cas de le dire, comme t' vas voir, mais de bottes comme on en trouve seulement chez les croquants : bottes de paille, bottes de foin, bottes de luzerne, essétéra. Bon.

Donc, en ce temps-ilà dont je parle (environ le temps que les clebs se syndiquèrent pour pus donner l' patte — pour te dire s'ils commençaient à trotter de biais!) je sortais de l'hospice d'Orléans où c'est que j'avais laissé — mort — un gars de ch' nord avec qui je m'étais trouvé dans une furieuse batterie avec des guêpins, au bal musette. Bon. Dans s' jeunesse, je pense te l'avoir déjà dit, compagnon, Batiss' faisait diab' de baller, et l'on voyait que li dans les bastringues. Même que l' valse des roses était censément s' triomphe :

Viens avec mi pour fêter le printemps,
Nous cueillerons les lilas et les roses...

Foi de piéton, je crois encore y êt' !... Et quand c'est que nous la dansions, nous deux l' môme Languille, dite l' reine des bastringues, t' peux m'en croire sus parole, compagnon, ça valait dix, de nous voir. Bon.

Mais si j'avais du succès, l'arrivait ben aussi des fois que ça li coûtait bon bon, au beau Batiss', coqueluche des dames et bourreau des cœurs, par le dépit des mecs qui pouvaient pus gouverner leurs poules, naturlich, d'autant que li non pus n'avait pas toudi le caractère ben fait, surtout quand c'est qu'il avait un blanc de trop dans le tarin. Bon. Et cette fois-ilà, nous avions même salement écopé, nous deux le collègue, mi d'un coup de lingue dans le mou et li d'un pruneau dans l' fressure. Il avait subi l'opération del part entamée, qu'on appelle, de quoi, naturlich, il avait pas failli de crever dans le pus court délai, rapport que les toubibs à bistouris, y a pas pus crapule au monde. Bon. Ça vous ouv' un bide ou une caillasse, comme ti un placard, sans seulement savoir quoi ni qu'est-ce — pour le plaisir, quoi, dût le patient infaillib'ment claboter des suites. Bon. *Ça n'a pas d'importance,* pourvu qu'ils puissent dire que l'opération *avait parfaitement réussi,* sans choc au père Antoine, qu'ils appellent, mais qu'il est survenu des complications. Je te crois, de bois, qu'elle avait réussi, l'opération. Ça réussit toudi, ces machins-là : n'y faut que du méquier. Et un garçon boucher en ferait ben autant, qui saurait tant seulement débiter une côte promière. Bon. N'empêche que le pauv' bonhomme, il est maintenant *tas de pâté,* comme on dit, et à faire le veau frigorifié sans grande conviction, j'imagine, sur une tab' d'amphi. Et t'appelles ça une vie, ti ?... Bon.

L'automne tirait sus s' fin, le binage des asperges s'achevait chez les croquants d'Orléans, et n'y avait pus guère à proximité que l' Biauce pour m'occuper encore quéque temps avec les emblavures d'hiver et, si ça tombe, le battage du blé, passeque, à l'époque, les fermes étaient nombreuses encore, même au pays beauceron, où c'est qu'on continuait de bat' le grain au fléau, quand on le foulait pas simp'ment sus l'aire — hardi, bourains ! — comme au temps de Mathieu Salé. T' parles d'une avance à l'allumage, alors, comme routine ! Bon. Mais d'un sens, pourtant, ceux du trimard étaient pus heureux, si ça tombe, vu qu'y avait ben moins de morte-saison, pisque tout, ou presque tout, se faisait au moteur à bras. Bon. Aussi, ni une, ni deusse, à droite par quat', direction d'Eure-et-Loir. Bon. Tantôt brûlant le dur, tantôt par le train 11, maraudant ici, braconnant dans les bois, ou encore pilonnant quand c'est que les cognes étaient de sortie, me v'là enfin au cœur du célèb' terroir, grenier del France, et bientôt embauché dans une grosse ferme du pays chartrain, dont le singe était un fameux lapin, ainsi comme t' vas voir, compagnon.

Bon.

Maire de s' commune, conseiller général, conseiller prud'homme (t' parles d'une pièce et d'un morceau, alors !) décoré de l'ord' du poireau, non pour s' grande instruction, si ça tombe, mais il était vraiment intelligent (et pis, il savait y faire !) faut pas demander, compagnon, s'il morguait s' personnel, à li faire prend' del bique pour du mouton, comme on dit. Bon. Avec ça, à cheval sus les mœurs, à dada sus les principes, terrib' quand c'est qu'il se trouvait déçu d'une botte de paille ou d'un méchant connin, y avait pas de saison qu'il ne fît passer quéque pauv' diab' en correctionnelle, pour vol domestique ou délit de braconne. Enfin, quoi, le parfait honnête homme, avec toute l'intransigeance de l'honnêteté parfaite, même qu'y avait pas pus honnête homme que li au bout d'un bâton, à dire d'esperts. Bon.

Faut pas demander, compagnon, s'il était cordialement détesté de tous et d'un chacun. Mais il s'en foutait, t' penses, et ça l'empêchait pas de faire l' pluie et le beau temps à dix lieues à l' ronde, d'autant qu'il avait un onc', neveu ou cousin, je sais pus, enfin un parent proche, juge au tribunal de commerce, et un aut' grand vicaire du diocèse — pour te dire s'il était ben apparenté pour un pédezouille, ben pensant et tout, et s'il abondait dans le *vobiscum.* Même que c'était tout juste s'il fallait pas faire ses pâques, chez li, à l'instar du pays chouan. Néanmoins, toudi autant de main-d'œuv' qu'il voulait, et à prix de famille, naturlich. Bon. Comprenne qui pourra.

En dépit de ça, je m'attardais, et je peux même dire que je m'étais attaché à c' t' ferme, rapport à certaine jeunesse noire comme l' taupe et pus futée que belette, qui m'avait tapé dans l'œil, et à qui j'avais, naturlich, rendu instantanément du pareil au même, en homme qui sait viv'. Bon. Ah! le sesque, compagnon, le sesque et les dames, vois-tu, Vénus et les amours, y a encore que ça de vrai, dans l' vie, pour réciproquer agréab'ment. Bon. Je vas même te dire ilà-dessus une bonne chose, vu qu'on a eu l'occase de ruminer l' question, nous deux Batiss', t' penses, depis l' temps, écoute ben: pour que l' terre soye habitab', soye vraiment habitab', faudrait qu'y aurait que des pisseuses — des pisseuses avec un Batiss' pour les gouverner, naturlich. Alors, ça gazerait. Sinon, non, foi de tapé. Bon. Mais je sis là à t'étrangler...

Quand c'est que t' li demandais s' nom, à cette fille, elle répondait invariab'ment, en te bourrant des yeux de loup-garou: « Trop tard à l' soupe, ou l'Enfant du malheur! » Au vrai, elle se nommait Mélie, Mélie Bourgogne, du nom de s' province. Bon. C'était une de l'Assistance, une pupille, qu'on appelle, et petite vicieuse achevée qui, à 15, 16 ans qu'elle avait pour lors, avait déjà fait les quat' cent coups, comme on dit. Bon. Le moins de son plus, c'était d'en jouer avec un gars de batterie qui, comme de ben étendu quand il en avait fait à s' plaisir, la laissait choir froidement sus l' charrière, pour faire un trou dans l' nuit, passeque un détournement de mineure, ça cube, en justice, quand on est del cloche! Bon. Même qu'à s' dernière escapade, l'inspecteur de l'Assistance Publique li avait signifié, et d'un air à la faire rentrer sous terre, qu'à l'prochaine sottise, ça serait l'internement sans rémission, jusqu'à s' majorité. Entends: l' maison de correction chez les nonnes terrib'. Bon. Alors, elle tâchait de se tenir peinarde, t' parles, mais le diab' n'y perdait ren, et souvent elle me disait, quand c'est qu'elle était à cran: « I' me tiennent, à présent les salauds; c'est bon, qu'ils en profitent. Mais quand c'est que j'aurai mes vingt berges, qu'elle disait, je me fous sus le trimard, et y a pas un teigneux, y a pas un galeux, y a pas un cochon de pouilleux pour m'en empêcher, Batiss'! » A quoi j'y rétorquais, comme de juste, en homme d'espérience: « Et c'est pas ce que t' feras de mieux, si ça tombe, m' gosse! Passeque le trimard, c'est déjà pas fameux pour un homme, et faut vraiment qu'il aye du chien dans l' peau, pour y rester! Mais pour une pisseuse! Ah! misère et corde!... Non, vois-ti, que j'y faisais, quitte pas les cabouins, c'est pus sage: au moins, t'as toudi un toit, pour dormir au chaud et au sec. Et pis, Mélie, n'oublie jamais, pour t' gouverne, qu'à mal enfourner, se font les pains cornus. »

Mais sitôt que j'essayais d'y parler raison, elle me faisait l' figue : « Oh! Batiss', joues-tu aux proverbes, ast' heure, qu'elle disait? T'as qu'à dire, t' sais, on te rendra du pareil au même! Tant chante le hibou, qu'à la fin il s'enroue! Gazouille donc pas sur l' morale à m' sujet, t' perdrais t' salive et t' peine! Passeque l' morale et l'Enfant du malheur, ça frayera jamais ensemb', qu'elle faisait. Bon pour l'mère, bon pour l' père, de faire l' morale aux gosses. Eux, je dis pas. Mais qui qu'est m' mère ? Qui qu'est m' père? T' les connais?... M... pour eux, qui m'ont laissé tomber comme un petit crottin! »

Et elle me quittait en goulant à tue-tête:

Le ciel est bleu, la mer est belle,
Allons-nous en vite au bord d'elle !

Une scie de l'époque, si t' te rappelles.

me gênerait guère s'ils me laissaient la latitude de vivre à ma guise. Cela ne justifie en rien l'épithète de « conservateur » qui m'est quelquefois octroyée. Je ne veux pas plus changer que conserver la forme des institutions actuelles — *pour les autres*. Pourtant, je suis décidé à lutter pour obtenir des réformes — *pour moi*. Si vous le voulez, pensez que je tends à faire une petite révolution à mon profit. Seulement, pour avoir plus de chances d'aboutir, je me fais une joie de combattre avec des libres associés qui veulent s'ouvrir des voies qui sont parallèles aux miennes.

Quoi qu'en disent ceux qui considèrent les individualistes comme de bons radicaux (?), mon réformisme n'a rien à faire avec celui de ces derniers ou avec celui des socialistes. Ils veulent, les uns comme les autres, changer lentement l'ordre social en arguant, respectivement, que leur besogne est la meilleure pour « l'Humanité ». Doué d'une grande tolérance, je n'entends pas contribuer à la réussite des politiciens qui offrent des panacées qui, à mon sens, n'en sont pas. Tout au plus, je voterais... pour ceux qui me paraîtraient supérieurs en éclectisme et en réalisme susceptibles de m'avantager — si leurs programmes n'étaient pas... « du vent ». L'expérience démontre que les parlementaires trahirent toujours les promesses qu'ils firent à leurs électeurs. « L'importance des idées n'est pas niable; sans programme déterminé, on ne fait rien. On ne fait pas davantage si on a pas la volonté d'exécuter celui qu'on affiche ». Je ne veux combattre qu'uni à des « hommes », c'est-à-dire à ceux que je « sens » capables d'esprit de suite et de loyauté.

Là encore, on me fait une objection : « Puisque vous n'êtes pas encore associé, votre doctrine reste purement spectaculaire ; n'entrevoyez-vous pas la possibilité d'une lutte sur le terrain économique? » Certainement, si. Je sais qu'avec un peu plus de compréhension une masse — qui n'est pas portée aux discussions transcendantales — comprendrait pourtant — *si on le lui faisait comprendre* — qu'elle a tout intérêt à rejeter les considérations d'ordre politique, philosophique ou religieux du syndicalisme. Si la lutte était ainsi comprise j'y adhèrerais à des conditions qui demandent un trop long développement pour être posées dans cette lettre.

Il y a des individualistes qui se cherchent, des associations formées. On pourrait s'étonner que je n'en fasse pas partie. Evidemment, ce n'est que par négligence que je n'ai rien tenté pour faire partie des « Groupes sélectionnés » dont E. Armand est l'initiateur. J'ai le sentiment que ses thèses sentimentalo-sexuelles auront longue vie et que leur application procurera des satisfactions étendues à leurs adhérents. A côté de cela, je ne vois point la nécessité de me joindre aux colonies dont il est question « en marge des compressions sociales ». Elles connaîtront des échecs graves parce que l'on y pratique un trop large communisme économique, à mon sens.

E. R. Bichon, Bordeaux.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Une circulaire du Groupe du Hâvre

Nos bons camarades du Groupe libertaire du Hâvre nous font parvenir une circulaire où ils expliquent pourquoi ils ont quitté l'Union Communiste Anarchiste. Leurs griefs sont ceux qu'énonce le manifeste de Sébastien Faure et de ses amis, dont il a été question dans notre dernier numéro : « Intervention dans l'organisation, la constitution et l'activité générale des groupes locaux ». — « Obligation de se priver du concours de certains camarades qui quoique n'étant pas complètement d'accord avec l'U. A. C. R. — ou n'en faisant pas partie — n'en faisaient pas moins de la bonne propagande », etc. Bref « ne voulant pas voir le groupement qu'ils ont fondé avec bien du mal disparaître par l'éparpillement de ses membres, estimant que l'organisation de l'U. A. C. R. est contraire à leurs principes « anarchistes fédéralistes », le Groupe libertaire du Hâvre s'en sépare.

Nous avons également reçu une circulaire intitulée « Déclaration de principes », émanant du Groupe Interlocal Vincennes-Montreuil-Fontenay, « qui entend rester ouvert « à tous camarades sincères « et sympathisants partisans de l'idéal « anarchiste, quelle que soit l'école dont il « se réclame », etc.

Tout ceci bien entendu à titre documentaire, la rédaction de *l'en dehors* et les associations qu'il préconise n'ayant jamais adhéré à l'U. C. A.

Le vieil ordre des choses

Selon les statistiques de la Société des Nations, la population de la Terre a doublé depuis le commencement du XIXe siècle. En 1800, elle s'élevait à 850.000.000 d'habitants ; aujourd'hui, elle approche de 1.800.000.000. La population du globe s'accroît chaque année de 1 à 1,2 pour cent. A raison de 1 % par année, la population du globe se montera, en 1970, à 2.270.000.000 d'habitants ; en 2020, à 4.593.000.000. Un siècle plus tard, elle sera de 12.457.000.000.

Les épidémies et les pestes qui, au Moyen Age, décimaient les populations, ont tellement perdu de leur virulence qu'elles n'ont plus que peu d'influence sur l'accroissement de l'espèce humaine.

Certains penseurs affirment que de temps à autre une vague de maladie, une peste, balaie certaines portions de la terre jusqu'à ce que l'arrête une barrière insurmontable de feu ou d'hygiène. C'est la Nature elle-même qui semble faire appel à ces intermédiaires destructifs afin de maintenir la balance égale entre la vie et la mort selon une loi jusqu'à présent indéterminée. La peste noire, la lèpre, la diffusion des maladies héréditaires, les Croisades, la ruée musulmane sur l'Europe méridionale, les guerres religieuses sont un exemple des luttes qu'entreprend la Nature pour maintenir l'équilibre entre le taux de la mortalité et celui de la reproduction de l'homme. (Cité par *Birth Control Review*).

Mexique et Espagne

Le « socialiste » Plutarco Elias Calles ne le cède en rien au « directeur » Primo de Rivera. Le premier a supprimé la publication de *Sagittario*, où Librado Ribero faisait entendre de dures vérités au Président de la République mexicaine concernant sa politique d'extermination des indiens « yanquis » ; non seulement il a interdit la courageuse feuille, mais il a emprisonné son rédacteur principal et deux de ses compagnons. — En Espagne c'est *Accion Social Obrera* qui se trouve suspendue par ordre administratif, sans qu'on sache pourquoi !

Irréfutabilité de la théorie darwinienne

Le 31 août, à la *British Association*, à Leeds, le président Arthur Keith a confirmé de telle sorte la théorie darwinienne de la descendance de l'homme qu'on ne voit plus bien quelles objections restent à y opposer. « Toutes les preuves à notre disposition — déclare-t-il — confirment la conclusion que l'homme provient, comme le soupçonnèrent Lamarck et Darwin, d'un singe anthropoïde guère plus élevé que le chimpanzé dans l'échelle zoologique; et que la date à laquelle divergent les deux branches, humaine et anthropoïde, se situe près du début du Miocène ». En comptant modestement, on peut assigner à l'homme une « antiquité respectable » d'à peu près 1.000.000 d'années. La preuve fournie par l'étude des fossiles demeure « définie et irréfutable ». Arthur Keith rappelle le fait que ce fut à Leeds, en 1858, que fut tiré le premier coup de canon verbal qui inaugura la longue lutte qui s'acheva « par la défaite de ceux qui défendaient le récit biblique de la création de l'homme et la victoire de Darwin. » Le principal adversaire de cette théorie était le clergé, parce qu'elle réduisait à néant les vieilles légendes de la Genèse sur Adam, Eve, le jardin d'Eden, la pomme offerte par le serpent — l'histoire du péché originel enfin. Beaucoup d'adversaires des théories darwiniennes étaient cependant des personnes de la haute aristocratie anglaise, qui revendiquaient de descendre de Guillaume-le-Conquérant ou de quelque autre brigand normand notoire. Prétendre que leurs ancêtres primitifs étaient des singes c'était un crime de haute trahison ! — Il paraît que les déclarations d'Arthur Keith ont fait réfléchir profondément certains membres du clergé anglican, entr'autres l'évêque de Birmingham qui, prêchant à Westminster Abbey, le 25 septembre, a stupéfié son auditoire en déclarant que « le triomphe de Darwin avait détruit la thèse théologique tout entière ».

NOS PIQURES D'AIGUILLE

Moyen de propagande toujours efficace. Sur papier gommé blanc ou de couleur, perforé, 6 clichés et 26 textes par Lacaze-Duthiers, Flaubert, La Bruyère, Paul Paillette, Pierre Chardon, Victor Hugo, Han Ryner, E. Armand, Albert Liber-Clemenceau. *Deux* feuilles : 50 cent. *dix* feuilles, 2 fr. 15 franco.

Se réaliser

Etre soi-même, donner son effort, en irrésigné, en inadapté, dans toute la sincérité de ses convictions profondes, avec le plus parfait désintéressement, comme si on était toujours certain que cet effort sera couronné de succès ; voilà, pour moi, ce que signifie se réaliser.

Se déterminer, agir le plus librement possible, rejeter toute morale préconçue, tous préjugés et idoles sociétaires dont ne peuvent se passer le troupeau humain et ses bergers, voilà ce que j'appelle se réaliser.

Malgré la dureté de la lutte, malgré les douloureux échecs, malgré la ténacité de l'adversaire qui multiplie les embûches sur votre chemin, ne jamais s'avouer vaincu, se retrouver toujours résolu et prêt à un nouvel effort, cela encore c'est se réaliser.

Et parce que la justice la liberté, l'humanité ne sont souvent considérés que comme des mots pompeux, n'en pas conclure qu'il faut se résigner, s'adapter à la médiocrité courante et devenir parjure à soi-même.

Avec la plus grande indépendance d'esprit, interpréter les actes de sa propre vie et ceux des autres, se montrer compréhensif et ne pas faire usage du mensonge ou de la calomnie, c'est toujours se réaliser.

Vivre aussi logiquement qu'on le peut sa conception de la vie, sans jamais désirer nuire à autrui, de quelque façon que ce soit, sans jamais exercer ni domination ni exploitation ; ne pas se contenter de paroles trompeuses, mais s'efforcer de vivre tout de suite, le plus réellement possible, avec toute l'ardeur dont on est capable, c'est là ce que, individualiste anarchiste, j'entends par « se réaliser ». — Marius Jean.

Chanson d'hiver

Voici le froid et son cortège :
Les jours trop courts, les longues nuits,
Vents glacés et vagues de neige,
L'eau qui gèle au sortir des puits,
Arbres qui semblent des squelettes,
Champs qu'on prendrait pour des déserts,
Ruisseaux engourdis qui reflètent
Un pâle soleil. C'est l'hiver.

Sentiers dépourvus de mystère,
Jonchés de cadavres d'oiseaux.
Sol désolé. Morte la terre
Si, lugubres, de noirs corbeaux,
Croassant, du morne silence,
Ne rompaient l'insinuant effroi.
Lune blafarde au ciel immense.
Partout la tristesse et le froid.

Dans ta chambrette où tu frissonnes
Songeuse, tisonnant un feu
Inefficace, tu t'étonnes
Et le doute t'effleure un peu.
Si c'en était fini, ma mie,
Des violettes et des œillets,
Des roses que ton sein envie,
Que tu verrais le monde en laid !

Ne te fie pas à l'apparence,
A ce masque aux dehors trompeurs :
Dans l'humus germe la semence,
N'ont péri les fruits ni les fleurs.
Malgré l'hiver œuvre la vie,
Pour bourgeonner elle n'attend
Dans la forêt ou la prairie
Que le premier jour de printemps.

15 *décembre* 1927. E. Armand.

T' parles d'une ménesse qu'avait du crime, encore ! C'est vrai qu'une de l'Assistance, ça s'espique. Bon.

On était deux (à m' connaissance, du moins, car de le jurer, Batiss' n'oserait), à se partager les faveurs del fille : le chef charreton et mi. Et quand c'est que c'était l' nuitée de Batiss', j'y donnais rancart dans les granges, car si le chef-charreton qu'était à la loue, avait s' pajot dans l'écurie, ent' deux bas-flancs — mais je dis un vrai pajot, avec des draps, chose rare à l'époque, mi, je jouais au cul pailleux avec les aut' gars de batterie, dans un coin du cellier, et l'était, naturlich, formellement défendu d'aller se musser dans les granges, rapport au danger d'incendie. Bon.

Sus le coup de dix, onze heures, quand c'est que tout le monde en écrasait et qu'y avait pus une lumière dans l' ferme, je faisais semblance d'aller tomber de l'eau et je gagnais en douce les granges, où c'est que la Mélie savait ben me retrouver sans chandelle, tantôt dans le foin, tantôt dans l' paille, dès que, de s' côté, elle pouvait s'évader du galetas où pieutaient les filles. On demeurait un bon bout de temps ensemb', et pis sus les ménuit une heure, elle filait comme une couleuv', sans faire seulement aboyer les chiens, me laissant achever sus place m' promier somme. Bon.

C'était, ces granges, une assez vaste bâtisse à demi-ruinée à force d'êt' vieille, qui tenait tout un côté del cour, et qu'une cloison de briques partageait en deux : d'un côté, c'était l' paille ; de l'aut' le fenil. Et un grenier en soupente sous le toit, servait à gerber les sacs de blé, qu'on montait du dehors à l'aide d'une poulie, par un trou de meunier, à grand renfort d'huile de coude. Bon.

Maintenant que je t'ai brossé le décor, compagnon, voici le drame. Je m'en souviens comme d'hier. Le froid était venu tout par un coup, avec l' lune nouvelle, mais je dis un putain de froid que les chiens en claquaient des dents en plein midi. Pour te dire si ça serrait. Bon. L' mare où s'abreuvaient les bêtes, arrier l' ferme,était prise dans toute s' profondeur, et chaque matin une corvée filait à l' rivière qui coulait ben à trois kilomèt' d'ilà, quérir une barrique d'iau, passeque les puits, pour peu que t'aies fréquenté l' Biauce, compagnon, t' dois savoir si c'est décevant comme débit, à l' moind' sécheresse. Et c'est pour ça que le feu est ce qu'on redoute le pus, dans ces patelins, et sûrement l' pus grande calamité qui puisse affliger les croquants. Bon. Naturlich que les semailles étaient dans les choux, à ce coup, et le singe, pour pas avoir à licencier s' personnel flottant, nous avait mis dare-dare au battage du blé, dans l'espoir assez légitime d'un radoucissement qui permettrait d'achever les emblavures, vu qu'un froid pareil à l' Sainte Barbe, ça pouvait pas êt' ben sérieux, ou c'est qu'alors y avait pus de bon dieu. Bon.

Comme grange et fenil étaient à tout vents, l' Mélie ne voulait pus entend' à mes rancarts, naturlich, rapport que l'amour au frigo, elle s'en ressentait pas, qu'elle disait. Aussi, faut pas demander si Batiss' mit l'occase à profit, quand c'est qu'on commença à gerber le grain battu, pour improviser au grenier une alcôve pépère, ent' deux piles de sacs, et un pajot de prince avec quéques bottes de luzerne montées en douce. Et lors que je pus enfin en toucher quéques mots à l' fille, stapendant qu'elle nous servait l' soupe et l' piquette, elle me répondit : « Ça va, j'irai voir ça, à nuit, si je peux m'échapper. Chauffe tant seulement le pucier, Batiss', en m'espérant, passeque vois-tu, qu'elle fait, t'as beau êt' un mec ben balancé, chaud lapin et pis tout, si je dois avoir les pieds à l' glace, tandis que je les écarterai, je saurai jamais réciproquer ».

Bon.

Fectivement, comme fut dit, fut fait, l' brune enfant fut fidèle au rancart que j'y avais donné, trouva l' boudoir à c' goût, encore qu'il fût au bout d'une échelle de vingt pieds, et éclairée à gigorno d'un méchant bout de chandelle fiché dans le goulot d'une bouteille, et manifesta s' gratitude à Batiss' sans ménager s' peine, vu que c'était une fille ben consciencieuse, d'un sens. Bon.

Après avoir ben nagé dans les délices del volupeté, dans les bras de m' folle maîtresse, j'en écrasais de bon cœur, naturlich, quand tout par un coup, au pus fort d'un songe de clochard où c'est qu'il me semblait sentir l' fumée comme d'un feu de paille ou de bois vert, je me sens secoué furieusement, et pis j'ouïs l' Mélie qui me souffle à l'oreille, à voix fondue : « Oh ! Batiss', ho ! faut se barrer, bon dieu, on va griller comme cochons ! Y a un mec qui flambe not' pucier ! — Sans blague ? — Oui, dans l' grange, qu'il est. J'allais descend' quand c'est qu'il est entré à pas de loup. Il a fourgonné un moment dans l' paille, juste au pied de l'échelle, comme s'il déliait des bottes, et pis il a craqué coup sur coup quat' ou cinq bûches. Et maintenant... t' sens pas l' fumée, qu'elle fait ? Tâche d'y sauter sus le lard, bon dieu, que je puisse me trisser en douce !

Bon.

Tout en réintéguant mes godasses en vitesse (t' parles d'un réveil en cerceau, alors !) je dis à Mélie : « T'en fais pas m' gosse, on va le surprend' de promière, le salaud qui se fait de noces sans êt' invité. Et tandis que je le sonnerai, t' fileras en douce, et ni vu, ni connu, je t'embrouille ! » Bon.

Rampant donc sus les mains et les genoux, j'aveins le trou de l'échelle, et je regarde avec les châsses que t' devines, compagnon. Fectivement, dans l' luée qui commençait à pétiller, je gaffe une omb' accroupie au pied de l'échelle, mais y tournant le dos, et qui soufflait de toutes ses forces sur un gros bouchon de paille enflammée coincée ent' les bottes dont plusieurs étaient visib'ment déliées. Chance que le chaume était forcément humide par le froid qui se dévissait, comme on dit, mais c'était malin toutefois d'amorcer l'incendie juste sous l' trappe du grenier, qui devait faire coulant d'air, et le chameau savait ce qu'il faisait. Non, t' parles d'un doublé de vache, alors, ce cochon-là. Bon.

Tout au bord del trappe, au sens opposé de l'échelle, y avait une pile de sacs vides liés par grosses de vingt, qui devait ben peser s' quintal de crottes de bique, sus m' bonne foi. Bon. Je me lève en pied doucement, et passant arrier cette pile, d'une poussée brutale je la balance dans le trou. Boum, envoyez ! M' bonhomme fit couac ! en recevant bonne part del avalanche en tournant del échine, et stapendant qu'il se dépêt', je m'avale tranquillement au long de l'échelle, et j'y saute à m' tour à pleins genoux sus les bifteks : Ah ! m' salaud, je te tiens ! Bon.

Il se débattit sauvagement à l' mute un bon bout de temps, en écrasant de ses soubresauts désespérés l' paille qui flambait, si ben qu'on était complètement dans l' noir ; et pis à l' parfin, quand c'est qu'il vit qu'il y avait décidément ren à faire pour évader m'n étreinte, mais qu'au contraire mes furieuses bourrades risquaient fort de le laisser sus le carreau, il se dégonfla brusquement : « C'est bon, t' me tiens ; combien, t' silence ? » Ah ! compagnon, Batiss' aurait été tout par un coup et sans préavis, changé en saucisson, en femme de chamb', en téléphone ou tout ce que t' voudras de semblab' et d'approchant qu'il aurait pas été pus étonné, foi de tapé: l' voix du singe ! T'entraves ? Je te dis que c'était le singe soi-même, le singe en prop' personne qui s'amusait méchamment à fout' le feu à s' baraque, au risque de nous griller tous ! Bon. Comme cas pas trop logique, qu'on appelle, t'avoueras que ça valait dix, compagnon, et qu'y avait de quoi en demeurer couillon !

Je l'avais lâché aussitôt, naturlich, tant il est vrai que le singe sera toudi le singe pour le salarié, et que s'n aspèque v's intimide, alors même qu'on le méprise le pus, et qu'on aurait toute raison d'y manquer de respèque, et je restais ilà comme un idiot dans l'obscur, à répéter machinalement : le patron ! C'est vous, patron? Ben m' cochon !... J'étais pied truffé, quoi.

Enfin, il se relève pénib'ment (car faut pas demander si j'y avais froissé les côtes promières, à li bourrer si copieusement le trognon !) et réitère : « Combien t' silence, Batiss' ? » Car li aussi m'avait reconnu à m' voix, rapport qu'un gars de ch' nord, ça a de l'accent autant qu'un de Marseille, si ça tombe, sauf que c'est pas le même. Bon. « Mille francs, que j'y fais, comme j'aurais dit cent sous, ou un miyon. — C'est-i que t' me prends pour un enfant de troupe, Batiss' ? T' vas fort ! Après tout, t'es seul à m'avoir surpris en flagrant délit, et un seul témoin, ça compte pas, en justice. Viens au bureau. T'auras cent francs et doub' quinzaine. T' devras t' contenter avec ça. Mais t' files au matin, que je te voye pus ? — Et comment ! que j'y fais, j'ai pas envie d'êt' grillé comme un sauret ! »

Comme on traversait l' cour, il dit encore : « T'avais donc l'habitude d'aller te

Qu'est-ce que le Mutualisme ?

Un programme pratique

Par ce qui précède, le lecteur a pu se rendre compte que les mutualistes croient que leur idéal peut être réalisé, et dans une mesure assez grande, sous le régime gouvernemental actuel, en dépit de la plupart des lois qui figurent aujourd'hui dans les Codes. Ils ne prétendent pas cependant que tout le programme mutualiste peut être réalisé de cette sorte, le profane se rend compte lui-même que trop de lois encombrent la route à suivre. Les mutualistes s'efforcent donc de la débarrasser de ces obstacles. Ainsi, aux Etats-Unis, en ce qui concerne la Banque de Crédit mutuel, il est difficile d'entrer en lutte avec les lois fédérales qui frappent d'une taxe de dix pour cent toutes émissions d'argent autres que celles du gouvernement ou des banques nationales. De plus, dans nombre d'Etats, il existe des lois assimilant à un crime le fait d'émettre des billets au porteur pouvant être considérés comme monnaie.

Il y a différents moyens d'éliminer les lois inutiles et nuisibles. Le premier moyen qui se présente à l'esprit de toute personne qui croit à l'efficacité de l'action politique, c'est d'obtenir leur abrogation des corps législatifs. C'est un procédé qui peut amener à de bons résultats et qui serait admissible, même là où les lois ne menacent pas directement l'avènement du Mutualisme. Malheureusement, il existe une tradition qui s'élève contre l'abrogation pure et simple des lois. Il est rare de voir une loi abolie ! Il est au contraire courant qu'une loi ne soit pas effacée du Code à moins d'être remplacée par une autre. C'est ainsi que dans le passé s'est déroulée l'histoire de la législation. Peu de signes indiquent qu'il y ait changement à espérer.

Malgré cette attristante perspective, une action, dans ce sens, devrait être tentée. Là où des lois ont été promulguées — que ce soit par ignorance ou intentionnellement — qui s'opposent directement à la réalisation de l'idéal mutualiste, il faut arriver à leur abrogation ou à leur annihilation. Lorsqu'on ne peut surmonter l'obstruction qui barre la route au Progrès, force est de s'en délivrer.

Peu importe que selon Oppenheimer et toute une école de sociologistes, l'origine de l'Etat soit agressive — ou que selon d'autres autorités, d'autres chercheurs, il ait sa naissance dans les tentatives primitives de l'association en vue de la défense collective — le fait est qu'actuellement l'œuvre de l'Etat possède un caractère plus agressif que défensif. S'il est vrai que quelques-unes des réalisations du Mutualisme peuvent être conquises sous le régime légal actuel, il n'en est pas moins vrai que certaines de ses revendications les plus essentielles et les plus vitales ne peuvent passer dans le domaine de la pratique — telle la Banque mutuelle. Or, il est difficile de susciter chez les législateurs un intérêt enthousiaste pour l'abrogation des lois, pour cette simple raison que l'abolition d'une loi n'est jamais réclamée avec insistance. La plupart des gens croient que tous les maux dont souffre la société peuvent être guéris par davantage de législation. Lorsqu'une loi ne remplit pas son but, elle est vite oubliée ; il faut que ses résultats positifs se traduisent par des maux vraiment intolérables pour qu'une pression sérieuse soit faite sur les législateurs pour en obtenir l'abrogation pure et simple.

Un autre élément qui tente à rendre difficile l'abrogation des lois est que la plupart d'entre elles ont pour effet de créer des postes administratifs, postes concédés aux agents électoraux et autres créatures des politiciens. L'abrogation de ces lois jetterait sur le pavé ces fonctionnaires et les chefs des partis politiques dont ils relèvent seraient forcés de leur procurer de nouvelles situations. Ce n'est pas facile et les chefs de partis n'aiment pas se charger d'un tel fardeau. C'est pourquoi ils se montrent si peu disposés à entendre parler d'abrogation de lois. Le système politique actuel n'offre pas de solution à ce problème. Se livrer à un travail productif afin de gagner honnêtement sa vie n'est pas du goût de cette classe de personnes. Une autre force qui s'oppose à toute tentative d'abrogation des lois est le nombre formidable des fonctionnaires d'un genre ou d'un autre : il s'élève, aux Etats-Unis, à un sur dix habitants ! Ils sont employés à l'administration publique des diverses lois, à la surveillance de leur application et la crainte de perdre leur emploi fait qu'ils s'unissent solidement contre leur abrogation.

Chez tous ceux qui raisonnent superficiellement, — même lorsqu'ils sont mus par le désir d'arrêter les ravages du privilège et du monopole — l'idée est latente que les nommes peuvent être rendus « bons » grâce à la loi. Pour eux, le Code doit pouvoir guérir tous les maux sociaux.

Le Mutualiste, au contraire, sait que la loi ne rend jamais les hommes meilleurs — mieux encore : qu'elle tend à retarder le développement, en l'unité humaine, des plus hauts instincts sociaux. Le Mutualisme affirme ce fait, d'ores et déjà démontré, que la liberté accouplée à la responsabilité, comme il convient, est la créatrice réelle du caractère, qu'elle développe l'initiative, la confiance en soi, l'honnêteté la probité, le respect d'autrui, car l'homme doit frayer son propre chemin : il lui appartient de faire l'expérience que *c'est à ses risques et périls* que tous ses actes doivent être accomplis.

Ainsi la devise politique des Mutualistes se résume en cette phrase : Opposition aux lois nouvelles, abrogation des lois anciennes. Leur propagande consistera à proclamer la bonne nouvelle du *laissez faire* : un « laissez faire » raisonné, éclairé, basé sur le principe qu'il vaut mieux *ne pas agir* — lorsque dans l'action git un élément *d'empiètement sur autrui* — qu'agir, alors même que l'action semble être bienfaisante, qu'elle est faite dans des intentions bienveillantes.

Si l'on pouvait mettre un arrêt à la fabrication des lois, si l'on pouvait graduellement abolir celles qui figurent sur les Codes (en commençant par les plus pernicieuses) — ce qui préparerait la voie à l'élimination de toutes les lois qui ne servent à rien, le Mutualisme se trouverait en état de démontrer que ce que l'Etat fait de plus utile — et imparfaitement encore — comme la protection de la vie et de la propriété — pourrait par la suite être mieux réalisé par l'association volontaire et l'effort mutuel.

Les Mutualistes préconisent donc la formation d'associations volontaires pouvant démontrer pratiquement que les services rendus et les fonctions remplies par le gouvernement peuvent être rendus et accomplis plus parfaitement et à meilleur compte par des Associations de ce genre.

Il serait opportun de commencer par les relations économiques — celles ayant trait à la production, à la répartition, aux finances — dont la plupart des gouvernements se sont arrogé le droit de disposer légalement. L'éducation se ferait peu à peu. On s'attaquerait ensuite à ce qui concerne la protection de la vie et de la propriété.

A chaque pas fait, les retranchements où se cantonnent le privilège et le pouvoir céderaient graduellement, les méthodes pratiques et l'intérêt personnel bien compris remplaceraient, comme guides, les systèmes inefficaces et compliqués auxquels l'Etat a recours. L'Etat, en effet, multiplie les opérations et il est, de par sa nature, très peu apte au changement et à l'amélioration. Presque imperceptiblement le gouvernement ferait place aux associations simples, mobiles, spécialisées même à un haut degré selon que l'exigeraient les circonstances.

Le lecteur ordinaire accepte volontiers que des associations volontaires prennent à leur charge les activités d'ordre commercial et industriel — mais la confection des lois, l'administration de la justice, la sécurité des personnes — toutes ces fonctions publiques qui semblent être essentiellement du ressort de l'Etat, comment des associations privées pourraient-elles s'en charger, voilà où il se montre sceptique.

Quelques exemples prouveront que l'administration de ces fonctions est, *même aujourd'hui*, mieux comprise par les associations que par l'Etat.

Prenez la Bourse, par exemple. Ses réglements ont plus d'effet sur les boursiers que les arrêts des tribunaux. Ses décisions sont plus redoutées et respectées que les jugements des cours de justice. Elles sont plus rapides, plus effectives ; elles ignorent les procédures, les retards, les remises des tribunaux. Si les hommes d'affaires, si les associations commerciales et industrielles acceptaient le recours à l'arbitrage pour régler leurs différends, le nombre des procès diminuerait rapidement.

Quant à la protection de la propriété, matière, dont aux Etats-Unis s'occupe le Gouvernement fédéral, l'Etat, le Comté, le municipe — eh bien, le citoyen pour se protéger réellement est obligé de recourir à un agent privé. C'est sur cet agent, non officiel et meilleur marché, qu'il compte le plus, les autres moyens de protection ayant échoué, en dépit des impôts exorbitants qu'il doit payer. — Clarence Lee SWARTZ.

Des chaînes

Le monde heureux que nous rêvons
Aurait des bonheurs pour tout âge.
Il n'est que douleurs en partage
Dans les milieux où nous vivons.
Ce ne sont pas toujours des vieux
Que le suicide débarrasse ;
On voit la jeunesse aussi lasse,
Conclure que la mort vaut mieux.
Filles superbes et beaux gas
D'eux-mêmes quittent cette vie.
Des enfants ont la même envie
Et trouvent plus doux le trépas,
Pour commenter ces actions,
La foule moutonnière et lâche,
Est trop attelée à sa tâche
— Douces civilisations ! —
Ce jeune couple qui s'endort
Dans l'éternité de son rêve ;
Ce bel enfant qui, plein de sève,
Préfère et se donne à la mort ;
Cela peut-il faire penser
Le Forçat de la Servitude ?
Cet enchaîné de l'Habitude,
Ce « marcheur » qu'on ne peut lasser ?
Quand il dira que tout est mal
N'allez pas croire qu'il désire
Etre libre. Le Mieux, le Pire,
Simples questions de métal.

Tenez : il fait un bruit d'enfer ;
Il frappe, il crie à perdre haleine ;
Que demande-t-il ? Une chaîne !
Il ne veut plus celle de fer.
Voici la chaîne sans défaut
Avec laquelle il fait bon vivre ;
C'est la belle chaîne de cuivre
Qu'on la lui donne ! Il la lui faut.
Il la possède : O gai printemps !
En cuivre ! Que la vie est douce
Lorsque vient la nouvelle pousse.
En cuivre !...
Encore mécontent.
C'est un agité, c'est un fou;
De long en large il se promène.
L'enragé, comme il se démène
Il veut : tout, tout, tout, tout, tout.
Dieu ! que cet être est exigeant :
C'est la Liberté qu'il désire ?
La Liberté ! vous voulez rire ?
Il lui faut la chaîne d'argent.
On la lui donne : Ah! quel progrès !
En argent ! Science et Génie !
En argent ! Puissance infinie !
Du bonheur le voici tout près.

Il est vieux, hélas ! Il s'endort
Mais s'agite encor dans son rêve
Il parle ; écoutez : Marche ou crève !
Il me la faut..... la chaîne d'or.

Paul PAILLETTE.

(*Tablettes d'un Lézard*).

---

musser dans les granges, malgré mes défenses ? » J'y réponds pas. Mais arrivés que nous fûmes au burlingue, et stapendant qu'il ouvrait s' caisse, j'y demande, vu que ça me taquinait, c't' idée : « Porquoi que vous faisiez ça ? — Oh ! qu'il me répond sans hésiter, comme s'il s'était attendu à m' question, t'es assez intelligent Batiss', pour te rend' compte que les granges ne sont pus à l' page. Elles datent de m'n arrière grand-père, et on fait depis lors des progrès en culture qui triplent le rendement. Aussi, ce qu'il nous faut aujord'hui, à nous aut' du pays chartrain, c'est des fermes modèles avec outillage perfectionné et hangars métalliques pouvant abriter, en même temps que les récoltes, le matériel et les engrais. Mais dame, t' penses ben que des améliorations pareilles, ça coûte les yeux del tête. Alors, dans m'n esprit, l'assurance devait assumer une partie des frais, passeque t' supposes ben que les granges sont assurées au trip' de leur valeur. Et à qui que je faisais tort, en définitive ? Les compagnies d'assurances, c'est pas ben intéressant, et t' dois le savoir, si jamais t' as été accidenté.

Evidemment ! En tout cas, que j'y rétorque, le coup était ben machiné, avec l' mare gelée, le puits presque à sec, et l' rivière à trois kilomèt'. Les pompiers del commune pouvaient toudi s'amener. Ils n'auraient pas eu l'onglée, ni l' roupie, à contempler le désast' ! Bon.

Il me regardait en dessous compter tranquillement l' monouille qu'il me refilait, et tout par un coup, v'là qu'il donne un furieux coup de poing sus s' bureau, en s'esclamant : « Ah ! j'ai été trop bête ! J'aurais dû y aller armé, je t'aurais brûlé l' gueule, en douce, et j'aurais dit comme ça que je t'avais surpris en train de fout' le feu, mais que j'arrivais trop tard ! — Ben, ça y est, que j'y rétorque, indigné. Ben, v's en êtes, un doublé de vache, vous encore !...Tiens, t' m' dégoûtes, que j'y fais, en m'en allant à reculons. Je veux même pas finir m' nuit dans t' sale taule. Il y fait trop chaud de toutes façons.

Il me cria encore : « Et pis, t' peux parler, si t' veux, on te croira pas. Je sis conseiller général, et qu'est-ce que vaudrait t' parole de gueux cont' l' mienne ? »

C'était l'évidence même, et l'était manifeste que m' bonhomme reprenait du poil del bête. Un peu tard, toutefois, maintenant que j'avais s' fric en poche. Bon. Et nous v'là à démurger dans l' nuit glaciale, nous deux Batiss' l'un portant l'aut', en direction de Chart', comme si on avait eu le feu au cul. Ren de tel, compagnon, comme l' perspective d'une riboule aux as, pour vous met' des ailes aux talons d'un clochard. Bon.

Mais si Batiss' se balançait un peu de dénoncer le singe, pour une foultitude de raisons dont l' meilleure, si ça tombe, était qu'il m'eût fallu nécessairement en appeler au témoignage del môme Mélie, et donc la montrer en fâcheuse posture, ce qui eût été, t' l'avoueras sans pelle, compagnon, un singulier guerdon des faveurs dont elle avait comblé le beau Batiss', il en fut malheureusement pas de même del pauv' fille, ben décidément l'*enfant du malheur*, comme t' vas voir. Bon.

Comme de juste, elle avait tout entendu del terrib' scène qui s'était passée ent' nous deux l'incendiaire, au pied de l'échelle. Aussi quand, au matin, elle vit le singe faire un panama du tonnerre de dieu, et établir un rapprochement fielleux ent' m'n inespicab' disparition et cette criminelle tentative d'incendie des granges dont il n'avait naturellement pu effacer les traces en pleine nuit, elle ne sut contenir s'n indignation, et révéla tout le mystère à s'n amant numéro 2 (ou un comme t' voudras, ce m'est tout un). Bon. Et l'aut' cul, au lieur d'y conseiller vivement de tenir s' langue au chaud, elle qu'avait si grand peur des nonnes de Saint-Joseph, et de donner li-même l'exemp', en homme de raison, n'eut ren de pus pressé que de faire claquer s' fouet sus l'étrange nouvelle, tout partout dans l' ferme, pour se faire de fête, si ben qu'à l'heure del soupe le singe n'ignorait pus ren du bruit qui mouchait, et del terrib' accusation que la Mélie portait cont' li. Bon. T' parles qu'un mec de ce tonneau devait êt' un peu là pour réactionner vivement ; aussi avait-il ben les moyens de prend' le taureau par les cornes. Et 48 heures s'étaient pas écoulées depis le drame, comme disent les feuilletons, que l'inspecteur de l'Assistance radinait avec les gendarmes pour embarquer cette petite peste de pupille, décidément incorrigib', Bon. Mais comme il fallait l'autorisation du procureur del répubique, pour la met' en maison de correction sans jugement (en ce temps ilà les tribunaux pour enfants n'existaient pas encore), il l'emmène au parquet de Chart'.

Et là, l' pauv' Mélie, ensemb' désespérée et outrée, se défend si ben, accuse si fort et si net, en donnant des précisions telles, et de ces détails qui s'inventent pas (sans ren cacher non pus de nos amours, pisqu'aussi ben, ast' heure, elle était perdue, et n'avait pus ren à ménager, ni personne) que le procureur, tout de même impressionné, la garde à s' disposition, et me fait rechercher. Bon. Retrouver Batiss' n'était pas l' mer à boire, comme on dit, rapport que les cognes, si bêtes soyent-ils de nature, savent pardi ben où relancer un clochard qu'on suppose en ribouldingue (et ce ne fut pas à l' cathédrale, ben sûr, qu'ils s'en allèrent du pied gauche) ; et me v'là à m' tour amené vivement au parquet — et cuisiné de promière. Bon.

Dans l'abord, naturlich, que je ne savais encore au juste quelle anguille était sous roche, je voulus faire l'idiot, et çui-là qui tombe des nues. Et ce ne fut que lorsque l' Mélie, tirée del chamb' de sûreté, m'eût assuré qu'elle avait donné s' peau, de colère, et que j'avais donc pus ren à cacher, maintenant qu'elle était dans les choux, qu'à m' tour je me mis à tab', et racontai tout par le menu, depis A jusqu'à zèb'. Bon. « Et pis, qu'on me confronte avec le patron, que je fais en terminant, pour voir s'il aura le culot de me dire en face que c'est Batiss' qu'a voulu fout' le feu aux granges! »

Du coup, v'là Thémis bougrement encambronnée, passeque l' vérité, compagnon, a un accent qui ne trompe guère des gens aussi espérimentés comme le sont nécessairement par méquier ces gueux de chats-fourrés. Bon.

Fin finale, on m'invite à ne pas m'éloigner, et pour pus de sûreté, on me confie à Pandore, qui me fourre dans s' boîte. Prisonnier sans l'êt', tout en l'étant, quoi! Bon. J'y languis 3 jours, 4 jours, je sais pus ben (enfin le temps, pour le parent juge au tribunal de commerce, et pour l'aut' quart-d'évêque, d'agir efficacement, t' penses), passé quoi on me délibère en m'invitant, pardieu sans grande politesse, à vider pays et à tâcher voir à voir à ne pus faire parler de mi. Sinon...

L'affaire, compagnon? Ben... classée purement et simp'ment, vu l' moralité douteuse des seuls témoins à charge.

Et Batiss' de gagner le large en se disant philosophiquement que si ç'avait été li, l'accusé d'incendie volontaire, au lieur de Mossieu le Conseiller général, maire de s' commune, homme ben pensant, ben apparenté et tout, les témoins à charge auraient ben pu êt' dix fois pus suspèques encore pour cause d'immoralité notoire, comment qu'on te vous l'aurait emboîté en vitesse, donc, et sans tant de chichis ni de salamalecs ! Bon.

Passeque c'est ça, le monde, compagnon — le monde et s' justice !

Selon que vous serez puissant ou misérab',
Les jugements de cour vous feront blanc cul noir,

comme dit le fabuliss'.

Bon. Et t'appelles ça une nourriture, ti ?...

Marc STEPHANE.

[Extrait de *Ceux du Trimard*, un savoureux recueil d'histoires de trimardeurs, édité par « Le Cabinet du Pamphlétaire », rue de Londres, Paris-9e. 12 francs].

PROJET D'ASSOCIATION « LE PHALANSTERE ». — *Les camarades qui s'intéressent au projet écriront à PHILIPPE, 65, rue de Vanves, Paris (14e), pour tous renseignements.*

INTERNATIONALE INDIVIDUALISTE ANARCHISTE. — *Les camarades que l'idée intéresse écriront à A. BAILLY, « Elevage de Deffend », à Peyrolles-en-Provence (Bouches-du-Rhône).*

Notre Point de Vue

Porter la guerre chez l'ennemi

A l'exception de deux des causeries de mon dernier voyage, partout j'ai exposé cette thèse que nous autres — individualistes anarchistes de la tendance de *l'en dehors* — nous ne voulions L'ANARCHISME que POUR LES ANARCHISTES ; que nous n'entendions pas faire le bonheur de ceux qui avaient du bonheur une conception autre que la nôtre : que ce que nous exigions du milieu archiste (donc, *de l'ennemi*) c'est qu'il nous laissât vivre à notre gré, sous notre responsabilité, à nos risques et périls, *notre* conception de la vie ; j'ai ajouté que nous nous sentions assez forts, assez déterminés pour ne pas empiéter sur la conception que les autres se font de la vie. Pas une seule fois, je n'ai tiré de ma poche ou d'une serviette bourrée d'hypothèses, un plan de société future, proche ou lointaine, dont le fonctionnement garanti bon teint, éliminera, vaille que vaille, les maux — réels ou prétendus — dont pâtit l'humanité tout entière.

Plus je réfléchis et plus je souris, en pensant à la vanité que dénote chez les fabricants de lendemains de la révolution, la prétention de rendre tous les hommes heureux selon un plan prédéterminé. Quelle suffisance dans ce cerveau humain qu'un écart de quelques degrés dans la température suffit à rendre inerte ! Nous nous disons débarrassés de la foi, émancipés de la croyance : au fond, notre crédulité en l'indémontré, le conjectural, équivaut à celle des primitifs.

On ne m'a pas fait d'objections bien sérieuses. A un contradicteur qui ne comprenait pas qu'on puisse concevoir de milieux économiques particuliers évoluant en marge d'un milieu général, j'ai fait remarquer que contraindre un individu ou un groupe producteur à contribuer à la consommation d'un individu ou d'un groupe consommateur avec lequel il ne se sent aucune affinité, c'est l'acculer à la prostitution.

Parler à propos et hors de propos de la dignité humaine, de la dignité de l'ouvrier, du prolétaire, du producteur, de l'exploité, cela fait bien dans les journaux et dans les réunions. Mais envisager de sang-froid qu'on puisse priver un individu ou un groupe de jouissances quelconques, des moyens de communication ou de la faculté d'exprimer sa pensée, par exemple, simplement parce qu'il ne veut pas produire pour des humains qui ne lui plaisent pas ou parce qu'il veut disposer de sa production autrement que le conçoit une majorité ou une élite en possession du pouvoir ; envisager cela de sang-froid dis-je, c'est faire, en réalité, bien peu de cas de la dignité de son semblable.

Se situer au bénéfice de sa situation privilégiée, de la force qu'on détient, pour consommer en toute sérénité les produits d'un individu ou d'une association qui ne les livre que forcée, obligée, à contre-cœur, c'est ignorer ce que c'est que la dignité quant à soi.

Cette méthode n'est pas nouvelle. Même mentalité chez le souteneur qui bat comme plâtre son associée pour l'obliger à aller raccrocher dans la rue, et le gouvernement qui se réserve, sous menace de sanctions pénales pour les contrevenants, les monopoles de l'émission de la monnaie, des opérations bancaires, des voies et moyens de transport et communications.

On ne m'a pas fait de réplique.

Malheureusement on ne connaît presque pas, hors de nos milieux, la thèse que j'ai présentée et défendue. On s'imagine encore que les anarchistes veulent imposer aux non anarchistes, à la suite d'un bouleversement catastrophique, un contrat aussi unilatéral que le contrat social actuel, bien que différent quant aux clauses imposées.

Le gros du public ignore tout de cette thèse. Les soldats de l'armée ennemie ne savent pas que nous sommes tout disposés à signer avec eux un traité de paix, sauvegardant notre mutuelle dignité.

C'est pourquoi je songe depuis longtemps à la nécessité de *porter la guerre chez l'ennemi.*

Nos journaux ont un faible tirage. Ceux d'entre nous qui les suivent savent à quoi s'en tenir sur le fond et les nuances de la philosophie anarchiste. Nous savons tous que W n'entend pas le communisme anarchiste à la façon de Z et que, par certains côtés, l'individualisme anarchiste de X diffère de l'anarchisme individualiste d'Y. Je ne nie pas la valeur des polémiques et des confrontations entre les diverses conceptions de l'anarchisme. Elles empêchent le mouvement anarchiste de stagner, de se cristalliser, de se pétrifier, de se congeler sur place.

La presse bourgeoise ou pas bourgeoise possède des organes tirant à des centaines de milliers d'exemplaires dont tous les lecteurs ne sont pas forcément bouchés au point de ne pouvoir saisir qu'il existe un groupe d'hommes qui laissant à ceux qui ne pensent pas comme eux toute la faculté de se donner les maîtres et les dieux qu'ils veulent, réclament, eux, la possibilité de vivre sans dieux ni maîtres.

Dans cette presse, avons-nous fait tout ce qui dépendait de nous pour pénétrer, pour faire connaître nos revendications, pour atteindre un auditoire qui ne connaît nos réunions que par ouï-dire, pour nous procurer, même à titre intermittent, même à titre provisoire une tribune vulgarisatrice doublant l'affiche, le tract, la convocation?

Que risquons-nous ? Point de nous compromettre, certes. Ne ne se compromettent que ceux disposés aux compromissions. C'est toujours la même chose : savoir ce que l'on veut et vouloir ce que l'on sait. Nous risquons que là où on a accepté notre prose pendant un certain temps, on ne veuille plus entendre parler de nous. La belle affaire ! Ce ne serait pas la première fois qu'un patron d'estaminet ou de bar nous prierait d'aller porter nos pénates ailleurs.

Nous risquons par-dessus tout qu'on ne nous offre pas cette tribune, ce public, cet auditoire. Aussi, pour ma part, chaque fois que l'expérience se présentera, je ne refuserai pas de la tenter, dès lors qu'on n'opposera aucune censure à l'expression ou à la vulgarisation des idées qui me sont chères. Je verrai bien ce qui sortira de l'expérience! Je suis toujours certain de ne livrer de moi-même que ce qu'il me plaira... Et c'est cela qui importe.

Porter la guerre chez l'ennemi, l'y faire à ses frais, chacun de nous se consacrant aux revendications qu'il se sent le plus apte à défendre — pour du « débrouillage » c'est un beau débrouillage.

Sans compter que nous risquons aussi d'attirer vers nous des éléments nouveaux, de véritables « anarchistes qui s'ignorent », de rajeunir et renouveler les cadres de nos groupements, où trop souvent règnent la monotonie et la mélancolie. Ce qui n'est pas à dédaigner, soit dit sans vouloir offenser personne. — E. Armand.

Si la bande de ce journal porte l'avis :
« Votre abonnement expire le » SUIVI D'UNE DATE
C'est pour vous et non pour le voisin
payez votre abonnement
ou renvoyez cet exemplaire s. v. p.

MIRAGE ET PÉNITENCE

Le *mirage* des richesses d'après-guerre devait inévitablement produire la *pénitence* dans le camp de l'ignorance sociale, et justifier expérimentalement l'ordre de justice éternelle.

Le quart d'heure de Rabelais approche. Il était écrit au livre du destin, et c'est en vain qu'on chercherait à l'éviter. Toute cause produit son effet qui est en rapport avec l'essence dont il dérive. Nous voici arrivés au seuil du domaine de la *pénitence*. Combien nous reste-t-il de marches à gravir pour connaître toutes les affres de l'expiation des fautes que nous avons commises ou tout au moins laissé commettre ? Un avenir prochain va se charger de nous apprendre qu'on récolte socialement selon qu'on sème individuellement.

La Pénitence ! quel mot sinistre en économie sociale ! Il y a quelque temps déjà qu'un ancien ministre des finances nous a invités à penser de racheter... nos *fautes*, à moins que ce soit celles de ses amis d'aujourd'hui et alliés politiques de la veille ou du lendemain. Lorsque M. Caillaux s'avisa d'avertir le peuple français de la destinée sociale qui l'attend, chacun écouta plus ou moins sérieusement la sentence et accepta de façon analogue les pronostics pessimistes de l'homme politique qui passe pour un financier habile et clairvoyant.

Au moment où le *mané, thécel, pharès* de M. Caillaux fut prononcé le peuple vivait dans la période du *mirage* de richesses plus ou moins bien définies, de sorte qu'un bon nombre d'ignorants pensaient qu'il y avait exagération de langage dans les prophéties du Messie de la finance moderne. La masse *pensait*, à ce moment, *que* par la guerre, *la France s'était enrichie.*

Le peuple, c'est-à-dire l'immense majorité, se souvenait qu'en 1919 un ministre des finances français, *avant la dévalorisation du franc*, avait assuré du haut de la tribune parlementaire qu'à faire la guerre la France, non seulement ne s'était pas ruinée, mais avait augmenté fortement les richesses nationales.

Dès lors le peuple, éternel naïf, avait pris les paroles de M. Klotz comme des vérités irrécusables pour servir de préface à l'Evangile des temps nouveaux et ne pouvait supposer que *l'enrichissement* français de tant de milliards devait se solder, quelques années plus tard, par une *pénitence* qu'il ne soupçonnait même pas.

N'avait-on pas annoncé, sur tous les tons de la musique populaire, que le Boche paierait ?

Certes nos patriotes spéciaux n'avaient pas fait la même promesse fallacieuse que M. Klotz ! Ils disaient à peu près la vérité en annonçant de sérieux paiements par l'Allemagne ; mais ils ne disaient pas *qui devait profiter des paiements.* Sans doute le Boche — comme on disait pendant la guerre — paye et verse même de grosses sommes dans le tonneau des Danaïdes modernes, mais ces versements qui devraient apporter quelque soulagement financier au peuple français suffiront à peine à terminer la restauration des pays envahis et à dédommager nos créanciers dans une certaine mesure et suivant l'ordre relatif à notre époque de domination financière.

—o—

Essayons de comprendre comment les milliards de richesses que notre pays possédait au lendemain de la guerre et que le grand argentier Klotz nous avait annoncés du haut de la tribune du parlement se sont transformés en vils milliards de papier de peu de valeur sous les grands argentiers Klotz, Poincaré, Caillaux, etc., qui ont opéré nos gros *emprunts* d'après-guerre.

Qui nous expliquera comment tant de richesses se sont transformées en dettes colossales ? Qui nous fixera sur le montant des émoluments princiers attribués aux fonctionnaires-répartiteurs des rentrées du plan Dawes, ainsi que pour les autres fonctionnaires de services internationaux ? Alors que notre franc représente, comme puissance d'achat des divers produits, une valeur variable de 10 à 20 centimes, il serait bon d'établir un parallèle entre les traitements des fonctionnaires nationaux et ceux des fonctionnaires d'ordre international.

Par les renseignements demandés nous pourrions arriver à comprendre une partie du mécanisme financier qui nous fait passer du *mirage* réconfortant de M. Klotz à la *pénitence* de M. Caillaux, en nous rappelant que les deux financiers appartiennent au parti radical. Dans la revue d'économie politique d'octobre dernier qui a nom *l'Emancipation*, et pour rédacteur en chef M. Ch. Gide, celui-ci exposa d'après un journal financier suisse qui lui inspire confiance, qu'il a été payé à la France de 1924 à 1927, soit en trois ans *deux milliards* de francs-or ou dix milliards de francs-papier sur lesquels il faut prélever les frais de perception qui sont très élevés par rapport aux salaires attribués aux fonctionnaires nationaux.

D'autre part, en dehors des entrées provenant du plan Dawes il a été fait des versements *très considérables*, effectués avant ledit plan, c'est-à-dire dès la fin de la guerre et dont la valeur a été inscrite au compte des réparations. Combien de milliards a-t-il été versé à cette occasion ? Quand se décidera-t-on à éclairer religieusement l'opinion publique sur cette question palpitante ?

Ainsi, pendant que l'Allemagne versait, après-guerre, soit par des livraisons de toutes sortes, soit par le plan Dawes, des sommes colossales. l'Etat français multipliait ses emprunts et faisait réintégrer au domaine national de nombreux milliards particuliers, cependant que la monnaie française s'effondrait et en arrivait aux extrêmes limites pour se fixer sur une stabilisation de fait dans les environs de 0 fr. 20.

En résumé, si d'ici quelque dix ans le plan Dawes donne son rendement normal il aura été payé les réparations de guerre et versé quelques acomptes sur le paiement des dettes vis-à-vis des Etats-Unis et de l'Angleterre, mais la France n'aura, en dernier ressort, que bien peu profité des sommes colossales que l'Allemagne aura versées.

Dans la période de neuf ans qui représente l'après-guerre, nous voyons par la déclaration solennelle de M. Klotz sur l'enrichissement de la France estimé à un nombre respectable de milliards que de conversion en conversion nous en arrivons à une très grande diminution de la richesse générale. La statistique de 1925 sur les successions nous apprend qu'il n'y a eu que 2 successions de 50 millions pour 875 variant de 1 million à 50 sur 386.000 décès soumis aux droits sur l'héritage. Cette classification de fortunes pour 1925 nous fait comprendre que le nombre des millionnaires s'élève à environ *trente mille* en tablant sur l'âge moyen de 35 ans et la valeur actuelle du franc.

Quoique en apparence plus élevé que celui d'avant-guerre et de nature à faire supposer que l'on doit rencontrer des millionnaires un peu partout, il n'est pas vrai pour cela que le nombre de millionnaires réels — en francs-or — soit plus nombreux qu'en 1914; bien au contraire, ainsi que nous allons le démontrer.

—o—

D'après les travaux des économistes d'avant-guerre le chiffre rond, en millionnaires français, était de vingt mille alors qu'en 1927 le nombre de millionnaires est représenté par trente mille. Ici l'on peut dire que, comme pour les fagots, il y a plusieurs espèces de millionnaires. Si nous nous en tenions aux seul chiffres de millionnaires, nous pourrions conclure que les prophéties que M. Klotz annonçait en 1919 se sont réalisées en 1925. Cependant rien n'est plus faux et il y a loin de la coupe aux lèvres. Les millionnaires de notre époque ne seraient que des quart de bourgeois d'avant-guerre et pas même, en tenant compte de la valeur réelle de notre franc.

Le millionnaire de 1914 possédait réellement un million de francs-or tandis que celui de 1925 ne possède, en réalité, que 200.000 francs, c'est-à-dire cinq fois moins malgré tout le battage politique. Sa situation économique non seulement ne s'est pas améliorée mais elle s'est aggravée sensiblement.

Ce qui revient à dire que, pour être considéré par le commerce international comme millionnaire il faut en posséder *cinq* de monnaie française. Les 30.000 millionnaires d'après-guerre ne correspondent pas aux 20.000 de 1914, tant s'en faut.

Le genre spécial de millionnaires de 1925 qui opèrent en France ressort, d'après les statistiques, à 64 inscrits au registre annuel des successions, si nous opérons sur les millions en francs-or. Si opérant comme pour les millionnaires d'avant-guerre nous multiplions par 35 le nombre de 64 nous trouvons 2.240 millionnaires seulement ; chiffre *dix* fois moins élevé qu'avant 1914 et qui atteignait 20.000.

Tel est le résultat politico-économique obtenu par nos dirigeants de toutes nuances afin de laisser ignorer aux masses la triste position sociale à laquelle neuf années de travaux parlementaires ont abouti. Le *mirage* de M. Klotz nous a conduit à la *pénitence* de M. Caillaux. Comme travail social, les déshérités pourront tresser des palmes de reconnaissance à leurs mandataires plus ou moins radicaux.

Si la leçon pouvait faire comprendre aux travailleurs sacrifiés que le monde est mené par des fils invisibles aux profanes, et dirigé par d'autres hommes que ceux que l'on croit, ils ne payeraient pas trop cher leur confiance aux politiciens qui ont opéré à cette occasion ; et, peut-être, à l'avenir, ils seraient plus exigeants comme probité politique.

Mais, les Perrin-Dandin de la Politique sauront bien démontrer à leurs naïfs électeurs que si le Paradis n'a pu se construire pendant cette législature ce sera... sûrement... à la prochaine. C'est ainsi que va le monde et que l'hypocrisie remplace la justice et la vérité. — Elie Soubeyran.

CORRESPONDANCE

Nouvelles de l'Argentine

Rosario de Santa-Fé, 20 nov. 1927. — ...Ici, en Argentine, nous nous consacrons à une campagne d'agitation en faveur de Radowitzky, qui depuis dix-huit ans, paye au bagne son geste vengeur... Après l'assassinat de Sacco et Vanzetti les masses sont tombées en léthargie et force est de déployer une énergie infatigable pour maintenir en leur sein l'esprit de rébellion. Sinon, ce serait le suicide par l'indifférence.

Nous autres anarchistes, nous sommes ici dans la même situation que les camarades français. Nous vivons entourés de « dictatures » : le Chili, le Brésil, le Pérou, la Bolivie, le Paraguay. Dans ces deux derniers pays, la dictature n'est pas établie, mais l'état de siège y règne constamment.

On met toutes sortes d'obstacles à l'entrée des compagnons en cette contrée-ci, alors que les fascistes y pénètrent sans aucune difficulté. La bourgeoisie met à profit nos luttes intestines pour introduire dans le pays des éléments réactionnaires, ennemis de toutes les manifestations de la liberté, leur procurant des emplois et des situations où ils peuvent conspirer contre les libertés conquises et s'opposer à de nouvelles conquêtes... — Antonio Perez.

ÉTUDE SUR

L'Enigme de l'Androgyne

par L. ESTÈVE (*)

III

La quatrième question, celle de l'individualisme, me paraît résolue par C. Spiess d'une façon aussi contradictoire. Je réunis ici quelques-unes de ses pensées qui montreront l'inharmonie de sa philosophie : *Ceux qui sont féconds selon l'esprit cherchent une belle âme pour y enfanter des vertus qui doivent vivre à jamais* (10). *L'humanité régénérée par l'action de la guerre doit renaître à la vie en faisant jaillir les fruits mûrs de son génie, de sa culture héroïque, philosophique et antisémitique. Contrairement à la paix, la guerre est le plus grand créateur de vie que l'humanité connaisse* (11). — *Il importe aujourd'hui plus que jamais de pouvoir être seul de son avis* (12). — *L'amélioration de la race par la natalité qualitative est d'une importance capitale, car au point de vue de la défense nationale, l'exagération des naissances féminines est une manière de dépopulation contre laquelle nous devons lutter* (13). — *Une société, dit Nietzsche, qui repoussera définitivement, par instinct, par tempérament, la guerre et l'esprit de conquête est en décadence, elle est mûre pour la démocratie et le régime des épiciers* (14). — *L'individualisme, c'est l'horreur de la faiblesse qu'elle s'appelle vice ou vertu, l'horreur de la sexualité, le dégout de l'attendrissement* (15). — *La fin de l'humanité, dit Nietzsche, c'est de produire non des masses éclairées, mais quelques grands hommes* (16). — *La sagesse est le « nirvâna » ou l'anéantissement de l'homme qui fait le sacrifice de ses désirs et de ses œuvres à l'Etre qui est le principe de toutes choses et par qui l'univers a été formé* (17). — *Les hommes, dit Nietzsche, ne sont pas égaux, il ne faut pas non plus qu'ils le deviennent ; l'inégalité est un fait* (18). — *Nul en ce monde, disaient les Goncourt, n'est le pareil et l'égal d'un autre. La règle absolue des sociétés, la seule logique, la seule naturelle et légitime doit être le privilège. L'inégalité est le droit naturel ; l'égalité la plus horrible des injustices* (19).

Il est facile de voir que tout cela est chaotique et que tout s'y contredit. Qu'est-ce en effet qu'un individualiste qui veut être seul de son avis et qui cherche des belles âmes pour le leur refiler. Si l'on veut être seul de son avis il faut le garder pour soi et ne jamais parler ni écrire. Et que penser de cette égalité que l'on déclare inexistante, mais que l'on redoute, tout en l'établissant pour les Forts. Chanter l'inégalité et fabriquer des égaux en série avec des extraits-ovaro-spermatozoïdiens n'est-ce pas se démolir soi-même ? Et que dire de cette sagesse nirvanienne, quintessencifiée quittant l'extase méditative pour le chauvinisme belliqueux, l'enfoncement des crânes, le déboyautement du Juif, l'écrabouillement du métis !

Tant que les hommes auront un corps et que leur âme sera embourbée dans la corruption, jamais ils ne posséderont l'objet de leurs désirs, l'objectivité subjective de soi, qui est la réalité éternelle de l'Esprit, de l'Amour, du Génie ou de l'homme (20). — Je ne dis pas que pour délivrer l'âme du corps, par un bon travail en série, il ne faille pas une armée nationale, mais je tiens plus à mon corps qu'à mon âme et j'abandonne bien volontiers celle-ci à tous les spiritualistes de la planète pourvu qu'ils laissent mon corps en paix.

Contrairement à l'opinion courante, je dis que Nietzsche était un pauvre individualiste. Nietzsche était un malheureux condamné à la symbiose terrifiante du maître et de l'esclave. *Il faut chercher, dit-il, à se faire partout des ennemis,* et il appelle ça mettre sa cause « en lui ». Semblable à la fourmi Amazone, capable seulement de pillages, de rapts et de massacres mais incapable de se nourrir sans ses esclaves, il lui fallait la plèbe ignorante, la canaille avachie pour faire le faraud, l'aristocrate, le super-épicier ; il lui fallait des pouilleux pour le compléter et en faire un homme. Le demi-homme-cerveau et le demi-homme-outil s'accolent pour faire un homme complet. Sans homme-outil pas d'homme-cerveau. Où est la supériorité de ces moitiés d'hommes ?

Pour comprendre le sens magnifique de l'égalité telle qu'un philosophe non spiritualiste devrait le comprendre il faut avoir un esprit synthétique embrassant la multiplicité des phénomènes universels et en saisissant l'impressionnante relativité. Depuis la nuit des temps préhistoriques, l'humanité entasse péniblement son savoir et son acquis matériel et dans ce gigantesque creuset tous ou presque tous, ont versé quelque chose. Pas un seul homme qui ne soit le produit de tous les hommes ; pas un seul qui ne soit l'héritier direct de cette richesse inouïe. Cette mosaïque prodigieuse de trésors, ce patrimoine commun n'appartient à aucune race, à aucune élite, à aucune caste, mais à tous les humains, et c'est en cette qualité d'humain, de fils des hommes que j'en réclame la jouissance. C'est selon mon déterminisme personnel que je veux en user et non selon une évaluation impérialiste soupesant mes gamètes et métrant mes circonvolutions.

L'Egalité, c'est la faculté pour chaque humain de réaliser son déterminisme au sein de la grande famille humaine et non de réaliser le déterminisme des impérialistes. L'individualisme c'est la philosophie qui règle l'équilibre harmonieux de ces déterminismes.

Voilà qui est net et qui nous sort des ratiocinations inventées par les super-épiciers pour garder le privilège d'avoir tous les privilèges et de faire la poche des « démocrates » compagnons, en montrant l'impossibilité de l'égalité des nez, des poils sur le ventre et l'inévitable différence des prépuces. Je ne suis pas fier de mon individualité parce que je n'en suis pas le maître ; je suis une résultante dont le secret m'échappe. Mon « moi », formé par les legs ancestraux depuis le grouillement protoplasmique, est une mosaïque de parcelles hétéroclites amassées en des myriades d'existences et de croisements. Je mourrai probablement quand je ne le voudrai pas, malgré mon désir de rester avec mes vieux et jeunes amis. Mon « moi » s'est affirmé longtemps après que mes cellules fonctionnaient à plein rendement ; ma vie a précédé ma conscience et je n'ai pu me refuser puisque j'existais avant de penser. Et c'est de cette main forcée que je serais fier ! on veut rire.

Partout la vie s'affirme sans souci des philosophes et disparaît sans demander leur avis. Elle se manifeste avec indifférence pour les génies et détraque un Nietzsche comme un vulgaire épicier. Ceci m'amène à la dernière question : celle du finalisme humain et cela me servira de conclusion à cette étude. Ce qui m'a frappé dans la philosophie spiessienne c'est l'impression d'immobilité, de stabilisation, d'immuabilité de la vie. On y sent le poids écrasant du passé, le culte du stagnant, l'horreur de l'évolution. « *Le génie de la race est le chef-d'œuvre de l'homme dont la vie passé, toujours présente, est le présent de sa vie future* (21). Ne sentez-vous pas la léthargie effroyable plonger dans une torpeur définitive, une humanité vieillotte et ratatinée ? *Les femmes n'avaint au reste d'autre devoir que d'enfanter de beaux corps puissants où le caractère du père revivait autant que possible sans interruption* (22). Tout dans cette philosophie sent le conservatisme poussiéreux, la stabilisation d'une race dominante définitive ; l'interdiction des croisements ; la résurrection et la cristallisation des castes infranchissables, l'ignorance voulue de la classe travailleuse ; l'imposition des privilèges ; le retour au platonisme suranné; l'unité de commandement ; l'unité des races ; l'unité de l'intelligence ; l'unité du troisième sexe ; contemplation de soi, narcissime en série ; tout marche vers la suppression de la vie sensuelle pour une sorte d'illumination mystique inaccessible au vulgaire chargé seulement de pourvoir matériellement à l'entretien de cette aristocratie intellectuelle. Ainsi, après avoir étripé les foules malheureuses, les « aryas régénérés », les « fils de roi » se plongeraient dans un abrutissement cérébral en roulant dans leur caboche plus ou moins allongée des nuages de rêvasseries imprécises semblables à celles de leurs ancêtres des cavernes. C'est aussi horrible et désolant que le ciel du chrétien où d'infernales symphonies nous satureront éternellement tandis que la vision du diabolique cabotin nous hypnotisera pour l'éternité. Les promesses spiritualistes manquent de saveur et d'esprit.

Je ne sais pas pourquoi C. Spiess a cherché une base scientifique à sa philosophie puisqu'il est contre la science. *La sagesse du génie érotique sans se laisser abuser par les mirages trompeurs des sciences...* (23). Il est vrai qu'auparavant il s'était déclaré pour la science : « *Ma psycho-synthèse repose sur la même base sexuelle, scientifique ou objective que la psychoanalyse...* (24). Il déclare également dans une même page que ce n'est pas la civilisation qui a corrompu l'*homme naturellement bon,* tandis qu'un peu plus bas cette garce de *civilisation impérialiste aspire à une organisation scientifique et barbare de l'Europe dont l'âme est tombée au rang médiocre d'une chose purement « nationale »* (25). Quelques contradictions de plus ou de moins.....

Je voudrais surtout montrer que C. Spiess, tout comme Nietzsche, n'a pas mis sa cause en lui-même. A bien analyser sa philosophie on devine un dualisme pénible entre l'individualisme et l'impérialisme. Certaines pensées, comme chez Nietzsche, sont très belles, et cette tendance à l'unité, à l'effacement des haines par suppression des rivalités sexuelles peut être entendue comme l'union intellectuelle de deux intelligences sur un plan extra-sexuel. Mais n'est-ce pas un appauvrissement ! N'est-ce pas s'illusionner dangereusement que de préférer le spirituel au sensuel? Croit-on que le souvenir d'une odeur de rose soit supérieur au parfum lui-même ? Toutes nos pensées ne sont que des collections de sensations que nous remanions selon nos facultés héréditaires et nos méditations ne sont que des promenades à travers les galeries de nos sensa-

(*) « Aux éditions du Monde Moderne ».

NOTRE ENQUÊTE SUR LE SEXUALISME

dans la presse et les milieux d'avant-garde

Notre enquête porte sur les points suivants :

A. *L'insouciance des « milieux avancés » sur le sexualisme en général, la recherche et l'expérimentation d'une éthique sexuelle autre que l'actuelle.* — B. *Le silence des « périodiques » ou « milieux avancés » en matière de drames passionnels.* — C. *L'influence de la thèse de la camaraderie amoureuse, telle qu'elle est exposée dans « l'en dehors » sur l'élimination de la jalousie, du propriétarisme sexuel, de l'exclusivisme en amour, des préjugés de fidélité monogamique ou monoandrique dans les groupes « d'avant-garde ».*

D. CALDINE

A. — L'insouciance des milieux avancés sur le sexualisme... etc.

« Milieu avancé... » ? Qu'est-ce à dire. Connais pas. Car je ne suppose pas que le vocable « avancé » appliqué ici à un milieu, ait le sens que l'on donne à « avancé » lorsqu'il s'agit, par exemple, du gibier.

Veut-il dire au contraire : placé en avant, telle une sentinelle avancée ? Ou bien signifie-t-il un peu précoce, comme on dit d'un élève avancé... ?

En fait, cette locution, courante du reste, de « milieu avancé » a toujours fait ma joie, car elle est de celles qui n'ont jamais répondu et ne répondront jamais à aucune réalité. Et je défie bien qui que ce soit d'introduire jamais quelque néophyte dans un « milieu avancé », où par le fait même du sens que l'on donne au mot « milieu » les personnalités plus ou moins nombreuses composant ledit milieu ne feront ni ne pourront jamais constituer qu'un groupe hétérogène. Imaginez-vous une certaine quantité d'individualités pensantes et agissantes déployées en tirailleurs. Ce serait du dernier comique, si ce n'était d'abord infiniment paradoxal.

Bref, à mon sens, l'expression de milieu avancé n'est qu'un de ces bluffs rigouillards, un de ces multiples pièges à gogos-électeurs avec lesquels des ambitieux ou des malins prétendent éclairer les masses imbéciles et crédules avec une lanterne dont ils ont eu soin d'éteindre préalablement la bougie.

Mais si je ne connais pas de milieux avancés, je connais par contre nombre d'hommes *affranchis.* J'en connais dans tous les mondes, dans toutes les classes sociales, de tous les âges. Je sais même des femmes qui sont hommes sur ce point. L'anarchisme individualiste tend à augmenter leur nombre, autant qu'à leur donner une orientation générale.

Mais si certains sont affranchis, cet affranchissement est-il chez tous, unanimement, total ?... Hum...! Je le vois plutôt, ici ou là, soit partiel, soit fragmentaire, soit spécialisé. N'importe le sens de l'élan, il est pris et c'est déjà un premier résultat. Constatons, et passons.

Quant à l' « insouciance »... pourquoi ? Parce que les questions de cet ordre me semblent infiniment trop diverses pour pouvoir être utilement abordée. Diverses et surtout si personnelles. Toutes les plus belles redondances philosophiques n'y feront jamais rien : le sexualisme est à l'empyrée de l'égocentrisme...

Sous une forme plus gracieuse qu'une formule astronomico-philosophique, Philippe de Beaumanoir, Guillaume de Lorris, Cortebarbe, Jacques de Baysieulx, et tant d'autres de nos trouvères et troubadours le chantaient dès le XIIe siècle.

B. — Le silence des périodiques... etc.

Fils puînés de Conrard, il ne faut que les féliciter d'imiter le silence prudent de leur père, plus ou moins putatif.

S'il y a dans une *vie* ou bien une *crise* passionnelle, une phase essentiellement secrète, intime, occulte, c'est bien le « drame » qui parfois clôt l'une ou l'autre.

Que pourrait écrire, non pas d'intéressant (on peut toujours intéresser avec des phrases, lorsqu'on sait les tourner adroitement), mais de vrai, de sincère, de profond, un journaliste repu ou bien famélique sur une « vie » ou sur une « crise » dont il ignore le processus, les débuts et les causes, le développement, le curriculum, le paroxysme, etc., etc. Il en sait seulement le fait brutal, le drame et ses modalités, tels qu'il les a copiés sur le rapport administratif du Commissaire de police, lors du communiqué à la Presse. Il ignore tout le reste. Il n'a d'ailleurs pas à le connaître, non plus qu'à le rechercher. Celui qui s'aventure en ce domaine intime n'est pas un journaliste, mais un pignouf. Alors... ergoter sur ce que la bienséance commande d'ignorer et... surtout de taire ?... Madame Pipelet et le vieux Capitaine du Café du Commerce peuvent regretter la carence du commentaire. D'accord. Mais périodiques et quotidiens ont tout de même des lecteurs d'une mentalité plus haute.

Les discussions de ce genre ne peuvent être abordées sans péril que dans certaines catégories de journaux, ceux qui se spécialisent dans les questions philosophiques, sociales ou médicales.

C. — La Camaraderie amoureuse... etc.

Je vois dans le travail de *l'en dehors* mieux qu'un essai théorique ; une volonté de réalisation des plus intéressantes à suivre.

Dirais-je, pour faire plaisir à E. Armand, dont j'admire l'apostolat persévérant, sagace, et appuyé sur de solides raisons, que je l'approuve dans son tout ou dans ses parties. Non, ce serait mentir. Et je me targue toujours de quelque brutalité dans ma franchise.

Il est un fait pourtant patent. Le vieux mariage monogamique craque de toutes parts. L'institution qui avait sa raison d'être et son sens précis il y a quelque vingt siècles, dans les régions méditerranéennes, ne semble plus, aujourd'hui, répondre qu'imparfaitement aux besoins de l'heure présente.

Je l'ai écrit ailleurs bien souvent, parfois assez longuement, et en en donnant les raisons multiples que je n'ai pas à reprendre ici.

Pas davantage je ne crois indispensable d'énumérer ici et d'appuyer les théories d'ordre philosophique, psychologique, social, utilitaire, économique, médical et physiologique qui m'inclinent vers la polygénie. Ce serait à la fois trop long et trop en dehors du sujet sur lequel je suis questionné.

Mais la question valait d'être posée. Et quel que doive être le résultat final, j'estime que cette enquête soulève assez de lièvres pour que le tableau de chasse final soit des plus intéressants.

Pierre BONNIEL

Liberté sexuelle : un océan à traverser sur une pirogue pour aborder à la pratique de notre théorie. En général, tout le monde la désire pour soi, chacun fait de son mieux pour satisfaire librement tous ses désirs, tous ses appétits en la matière. La plupart du temps, c'est à soi que s'arrête la pratique de cette liberté ; sourdement et violemment on tend à gêner la liberté de son partenaire. Et cela pour deux raisons importantes : crainte d'une diminution de tendresse, doute sur la sincérité d'un amour partagé.

La liberté sexuelle exige, pour passer dans la pratique, une absolue confiance mutuelle. Or, nous évoluons dans une ambiance de mensonge et d'hypocrisie et c'est cette atmosphère qui explique son fréquent échec. Quoi de plus naturel cependant qu'un amour qui vous prend corps et âme, mais pas au point de ne pas laisser place aux désirs spontanés et variés de l'heure ou du mois. Comprendre cela, posséder en ses partenaires une confiance véritable (confiance en leur franchise), c'est vivre « la liberté sexuelle », rayer de sa vie une partie de la souffrance que, sans l'accomplissement de la liberté, nous apporte la grande joie de l'amour.

D'où provient donc qu'une question aussi importante pour notre propre bonheur, qui se peut considérer comme un facteur influent de rénovation sociale soit si peu en faveur auprès des journaux avancés ? Comment se fait-il qu'elle soit combattue au moyen d'une critique qui se veut ironique, mais qu'on découvre rapidement être le produit d'une ignorance voulue ? En creusant les pitoyables arguments fournis (?) on ne tarde pas à remarquer qu'il s'agit d'une attitude diplomatique, de la crainte d'effaroucher, voire de perdre des lecteurs possédés encore par le propriétarisme sexuel.

D'autre part, il est évident que discuter des questions d'éthique sexuelle ne donne pas lieu aux périodes déclamatoires que permet la moindre bagarre sur la voie publique. Il n'est pas moins évident que la propagande en faveur de la liberté sexuelle tend à éliminer au moins en partie la souffrance morale que crée la jalousie, à restreindre les homicides volontaires qu'elle engendre. Elle est donc, cette propagande, d'une intense portée sociale. Mais pour combattre la jalousie et les crimes passionnels, il faudrait remonter aux causes. Voilà qui explique le silence gêné de la plupart des organes et milieux avancés, inaptes à concevoir la liberté sexuelle « en action ».

Reste la question de la « camaraderie amoureuse ». Je réserve mon opinion, à cause d'une divergence de phraséologie. Dans tous les cas, je suis acquis en entier à cette thèse ou à cette éthique, comme on voudra, et ne puis que la propager.

(*A suivre*).

tions. Supprimez les sensations il n'y a plus de vie, ni intellectuelle, ni autrement. Plus nos sensations sont variées et plus intense est notre vie, plus riches sont nos pensées. Il n'y a de certain, de sûr que tout ce qui est sensibilité consciente. Le reste nous est inconnu. Nous nous ignorons entièrement et la moindre cellule est un mystère aussi compliqué que le cerveau d'un philosopohe. Les spiritualistes n'hésitent pas à user de termes dont les concepts sont incompréhensibles et indéfinissables mais qu'ils rapetissent à leur mesure pour leur conversation familière. C'est ainsi qu'ils parlent avec bonhomie d'âme, d'esprit, d'infini, d'immortalité, d'éternité et autres effarantes abstractions. Au fond, toutes les thèses spiritualistes se révèlent par leur impuissance à saisir le sens de la vie et à s'en contenter. Le spiritualiste ne place pas sa cause en lui, dans son fonctionnement physiologique. Il la place dans une sorte d'apothéose définitive (comme si l'univers l'avait attendu pour cette affaire) exigeant la solidification de toutes choses. Pour C. Spiess sa cause est dans l'aryanisation des castes dirigeantes, dans l'avenir de l'humanité, la destinée et la grandeur de la race, la hiérarchie des valeurs individuelles et sociales, le nationalisme, la guerre, les privilèges, l'impérialisme dominateur. C'est pourquoi sa cause est objective, extérieure, et exige la gravitation des inférieurs autour des supérieurs. Ce n'est pas de l'individualisme.

Ici l'homme est certainement supérieur au philosophe car l'homme a précédé le penseur. Ce qui épouvante celui-ci, c'est le néant de toutes choses ; c'est l'absence de finalisme universel ; c'est cette évolution incompréhensible d'astres illimités roulant éternellement ; c'est la conscience de sa fin irrémédiable. Le spiritualisme, sous son apparent dynamisme, voudrait arrêter le monde au stade humain en donnant à celui-ci une importance universelle. Cette évolution qui détruira sa planète, ce mouvement atomique qui le propulse lui-même vers la mort lui glace le cœur ; il n'en veut pas. Epris de mystère il dédaigne la riche vie sensuelle, toujours en action, la vie qui le bouscule, l'agite, le meut, le pousse en avant vers l'infâme pourriture définitive. Il préfère le mythe immuable et le remâchage des vieilles idées. Il met sa cause dans la suppression du temps.

Ainsi, nous voyons que la thèse de C. Spiess n'est pas une simple question de troisième sexe. Celui-ci est nécessaire parce qu'il supprime la dualité sexuelle, le mouvement, l'attraction, la diversité, la richesse de la vie. Le troisième sexe, unique, seul avec lui-même, peut se plonger dans l'immobilité (26). De même la diversité des races, le métissage, l'évolution, les transformations incessantes, les variations sociales, le transformisme lui-même, tout cela vient détruire l'ordre immuable conçu une fois pour toujours ; où chaque chose étant à sa place plus rien ne sortira de son rayon dans des répétitions de gestes millénaires. Sa hiérarchie lui donne d'emblée un poste privilégié, un siège, un trône de Dieu boudhiste lui assurant d'éternelles méditations. C'est un impérialisme momifié.

La vie est autre. La vie n'est que sensations. Tout ce qui l'augmente, l'intensifie, la diversifie, sans la détruire, est bienfaisant. L'athée n'emploie aucun mot pharamineux, mais, ne supprime aucune sensation. L'éternité passée incompréhensible équivaut, pour lui, l'éternité à venir. Chaque instant est donc un sommet, un maximum et il a la certitude que rien ne sera meilleur que ce qu'il a. Il n'a qu'une réalité : la conscience de ses sensations. Il ne place sa cause en aucune cause ; il la place dans la perception présente de sa vie.

L'athée ne sait pas au juste ce qu'est la vie, mais il la sent, la savoure, la vit et ça lui suffit.

(*Fin*). IXIGREC.

(8) *L'Anthroposophie*, p. 45. — (9) *La Psychosynthèse*, p. 13. — (10) *Ainsi parlait l'Homme*, p 45. — (11) *L'Anthroposophie*, p. 15. — (12) *id.*, p. 53. — (13) *Ainsi parlait l'Homme*, p. 67. — (14) *L'Antroposophie*, p. 16. — (15) *id.*, p. 34. — (16) *id.*, p. 50. — (17) *id.*, p. 31. — (18) *id.*, p. 46. — (19) *id.*, p. 46. — (20) *id.*, p. 60. — (21) *Ainsi parlait l'Homme*, p. 41. — (22) *id.*, p. 51. — (23) *id.*, p. 15. — (24) *L'Anthroposophie*, p. 12. — (25) *id.*, p. 19.

(26) Je n'ai pas fait d'allusion à l'homosexualisme parce que C. Spiess s'exprime ainsi dans : *Ainsi parlait l'Homme*, page 37 : « L' « inversion « sexuelle » du gynandre n'est pas la conception philosophique de l'amour androgyne que les imbéciles ont déformé sans tenir compte de son sens étymologique ».

La thèse de la « camaraderie amoureuse ».

Par *camaraderie amoureuse*, les individualistes à notre façon entendent plus spécialement l'intégration dans la camaraderie des diverses sortes de réalisations *sentimentalo-sexuelles*. Autrement dit leur thèse de la camaraderie amoureuse comporte un *libre contrat d'association* (résiliable selon préavis ou non, après entente préalable) conclu entre des individualistes anarchistes de *sexe différent*, possédant les notions d'hygiène sexuelle nécessaires, dont le but est *d'assurer* les co-contractants contre certains aléas de l'expérience amoureuse, entre autres : *le refus, la rupture, la jalousie, l'exclusivisme, le propriétarisme, l'unicité, la coquetterie, le caprice, l'indifférence, le flirt, le tant pis pour toi, le recours à la prostitution.*

Réalités, Vérités

«La princesse royale Astrid, duchesse de Brabant, a mis au monde, ce matin, à huit heures, une princesse. La princesse Astrid et l'enfant se portent bien. L'enfant portera les noms de Joséphine, Charlotte, Ingeborg, Elisabeth, Marie-José, Marguerite Astrid... La princesse a été mise dans le berceau qui a servi au prince Lépold et aux enfants du roi Albert. La naissance a été saluée de 51 coups de canon... », etc. Et dire qu'il se trouve des journaux pour imprimer ces niaiseries. Il n'y a donc rien de plus intéressant à nous dire !

—o—

Je ne me reconnais pas le droit d'avoir des enfants, c'est-à-dire de mettre au monde des êtres condamnés à mort dès leur naissance, qui pourront souffrir toute leur vie de la misère ou de la promiscuité des imbéciles. Mon égoïsme ne va pas jusqu'à faire le malheur d'autrui. Je ne suis pas un assassin. La légèreté avec laquelle des gens procréent des êtres me terrifie. La vie sans beauté, sans amour, sans justice, telle que les hommes l'ont faite, est loin d'être un bienfait.

—o—

La situation de certains hommes doublés de caractères, tenus à l'écart par les arrivés et les arrivistes, est bien préférable à celle de ces derniers. Tout compte fait, il vaut mieux être dans la peau d'un honnête homme que dans celle de tel académicien notoire, tel ministre compromis dans des pots-de-vin, tel écrivain ou artiste flagorneur de l'autorité, — tous fantoches et marionnettes dont le nom sera vite oublié.

—o—

Les inconséquences de la pseudo-démocratie qui a nom *démagogie* sont innombrables : en même temps qu'elle flatte l'ouvrier, l'élève sur un piédestal, et l'excite par tous les moyens à revendiquer ses droits, elle le persécute. L'ouvrier est à la fois le despote et l'esclave. Il est tout et il n'est rien. Le prolétariat est la dupe d'une démocratie d'arrivistes qui fait son malheur.

—o—

Des gens passent leur temps à déchiffrer des énigmes sur des petits carrés de papier blancs et noirs, à écouter pendant des heures par T. S. F. des discours ou des morceaux de musique, à assister à des combats de boxe ou des courses de bicyclettes, à se trémousser dans les dancings, à dire du mal de leurs amis et à « moucharder ». C'est ce qu'ils appellent *vivre !*

—o—

« Les outrages aux agents » que l'autorité condamne au petit bonheur me font sourire. On outrage ce qui est beau ; on ne peut outrager ce qui est laid.

—o—

Etouffer les aspirations les plus nobles chez l'individu, développer ses mauvais instincts, retarder sa marche en avant, tel est le but que poursuit la société, au moyen d'une fausse éducation, dont le résultat le plus clair est l'ignorance la plus crasse.

—o—

Des paroles, non des actes, — du moins des actes intelligents et humains — voilà ce qui caractérise la politique d'aujourd'hui. La politique promet le bonheur, mais ne le donne pas. Le mensonge sous toutes ses formes, c'est ce que notre démocratie de politiciens cultive avec un soin jaloux. Elle promet n'importe quoi. Le mensonge est un des plus puissants moyens de gouvernement.

—o—

Dans notre République de parvenus et d'aigrefins, où les mots n'ont plus de sens, où se contredire est devenu une tradition, où l'on se heurte, à chaque pas, à de l'incohérence, la sincérité et la propreté morale sont considérées commes des intruses. Il ne fait pas bon être honnête, entendez par honnêteté autre chose que ce qui est pratiqué sous ce nom par la majorité des individus. Etre honnête, aujourd'hui, c'est faire exactement le contraire de ce que tout le monde fait.

—o—

Il y a des crapules « bêtes » qui font beaucoup de mal. Il y a des crapules intelligentes qui en font bien davantage. Elles se rendent compte qu'elles font une besogne ignoble, inhumaine, criminelle, et elles n'en continuent pas moins à agir salement pour se maintenir au pouvoir ou dans les emplois qu'elles occupent. Leur gagne-pain est fait de la misère... et de la bêtise des autres.

—o—

Parce qu'il veut payer l'octroi, La Fouchardière est assommé par des agents. Il s'y refuserait qu'il serait pareillement assommé. Dans quelque cas qu'on se mette, dans cette démocratie de brutes qu'est la nôtre, qu'on ait tort ou qu'on ait raison, il faut s'attendre à être rossé par le commissaire.

—o—

Les vagues de pudeur succèdent aux vagues de pudeur dans cet océan de vertu qu'est devenue la capitale. A défaut de propreté physique, sa propreté morale est assurée... Propreté morale ? Est-ce par ce qu'il y aura moins de putains sur les boulevards que les politiciens seront moins véreux, les gens de lettres moins prostitués, et les mondains moins bêtes ? O pudeur, que d'insanités on commet en ton nom !

—o—

L'ordre moral règne... Entendez par là que le désordre le plus complet ne cesse de régner dans le pays, désordre dans les finances, désordre dans l'administration, désordre dans la politique, désordre dans les consciences, désordres en tous genres qui sonnent le glas d'une société qui se détruit d'elle-même, entretenant dans son sein les germes de mort qui l'emporteront.

—o—

Entretenir l'espoir dans le cœur des foules est une des habiletés de tout politicien vraiment digne de ce nom. Des bruits circulent, habilement répandus par eux : « en février, ou mars, la vie baissera, c'est chose certaine, le gouvernement y travaille. » Comptez là-dessus ! S'il travaille à quelque chose, c'est à faire augmenter la vie.

—o—

Il faut bien trouver des raisons... mauvaises, pour expliquer que les affaires vont mal. On dit maintenant : « Si le commerce est stationnaire, c'est la faute des élections ». Demain et après-demain on dira autre chose, pour que les gens prennent leur mal en patience. L'imagination des politiciens n'est jamais tarie.

—o—

Les danses se succèdent, en notre époque de fièvre et d'agitation. Et quelles danses ! Tout le monde se trémousse, depuis la midinette jusqu'à la grande dame. Nouvelle manie à ajouter à toutes les manies qui ont sévi dans toutes « les classes de la société », au cours de ces dernières années de maboulisme intégral !

Gérard DE LACAZE-DUTHIERS.

Stephen Mac Say : LA FABLE (Etude). (Editions de « La Sauvagette », Gourdez-Luisant, Eure-et-Loir). (1)

Une étude si pénétrante et si profonde qu'elle laisse, après lecture, un souvenir si remuant des choses oubliées, qu'il nous faut pour vibrer encore, relire les belles et bonnes histoires pour « petits » que les « grands » auraient tant besoin de comprendre.

Une jolie balade à travers les âges : depuis la légende hébraïque, en passant par les fables indiennes, le sanscrit, le syriaque, l'hébreu, le turc, le persan, la Grèce, l'épopée latine, le Moyen-âge, la Renaissance jusqu'à nos jours.

Quoique cette étude soit un peu brève, elle contient des richesses que bien des ouvrages sacrés « importants » et « conséquents » ne possèdent point.

C'est Esope qui nous cause et attire notre attention en nous montrant pour la première fois la sagacité, le sarcasme qui se cachent dans la fable ; c'est Phèdre (ancien esclave comme Esope) qui « est le premier metteur au point de la fable. Sa nature âpre et sensible l'amplifie, la fait vibrer d'un sourde révolte. Sous un masque que le lecteur averti déchire, monte l'anathème, obscur encore et personnel, contre la tyrannie. Et sa verve caustique, sa satire sobre mais amère portent à un haut degré de combativité un genre déjà redouté des puissants ».

C'est Rabelais qui cingle en riant :

Cy n'entrez pas, hypocrites bigots,
Vieux matagotz, marmiteux, boursoufflés...
Cy n'entrez pas, maschefains, praticiens,
Clercs, basauchiens, mangeurs du populaire...
Cy n'entrez pas, vous, usuriers chichards,
Briffaulx, leschars qui toujours amassez...

Puis apparaît le « bonhomme » La Fontaine, le maître du genre.

Ce vivant et puissant esprit qui ne sut point se faire un parfait courtisan et qui préféra, à la mauvaise vie des laquais de la haute, la bonne vie du vagabond solitaire, a dispensé au genre humain des histoires qui, quoique servant de nourriture intellectuelle aux enfants, sont un régal pour les *Hommes* de tous les temps.

Volupté, volupté, qui fut jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t-en loger chez moi;
Tu n'y seras pas sans emploi ;
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique
La ville et la campagne, enfin tout...

Stephen Mac Say ne nous dit-il pas : — Il n'a pas la ténacité des longues entreprises. « Les longs ouvrages me font peur », dit-il. Il s'en évade involontairement... « Ne pas errer est chose au-dessus de mes forces ». *Psyché, Philémon et Baucis* se ressentent aussi de ces dispositions. Il faut un genre adéquat à son génie papillonnant.

Papillon du Parnasse; et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles :
Je suis chose légère et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.

La Fontaine ne fut point un moraliste, ces fables marquent avant tout l'indiscipline. Ce fut un rebelle, qui se servit d'images ironiques pour dépeindre l'état d'esprit de la généralité des humains.

Il ne fut point le valet de plume qui sert la cause des « grands » en éreintant les faibles et les miséreux.

Je définis la cour un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents
Sont ce qu'il plaît au prince ou, s'ils ne peuvent [l'être,
Tâchent au moins de paraître :
Peuple caméléon, peuple singe du maître...

Stephen Mac Say nous donne un petit aperçu de la marche de la fable après La Fontaine jusqu'au temps présent. Ch. Perrault, Florian, Lachambaudie, Lamennais, etc., œuvrèrent sans jamais égaler le « bonhomme ». De leur genre, se dégageait une morale qui servit et sert encore à justifier domination et soumission.

Il me faut remercier l'auteur de cette belle étude, d'avoir — avec un talent précieux — montré combien fut noble et puissant le si intelligent La Fontaine, qui servait de risée aux majestueux imbéciles de son temps.

Nous ne pouvons que faire nôtre cette réflexion si lumineuse et si vraie. « De la fable, avant tout, l'enfant reçoit — et garde — des images, de la couleur et du mouvement ; un cadre à sa hauteur, des animaux vivants. Son cerveau trie son bien, le concret, nous laisse nos sermons, nous renvoie le mirage. Vous qui me lisez, des bribes de nos fables au bord de vos mémoires, interrogez-vous. Persiste-t-il, dans vos souvenirs et sous vos pas, beaucoup de leur morale ?... Les gaies lucioles dansant dans le cimetière du passé que les contes menus de la fable ; régal inoublié des heures appesanties de nos primes études, le seul peut-être à portée proche de nos âmes entr'ouvertes d'hier sur la vie. Tant de fadaises et de sornettes, suant la tactique et l'ennui, d'arrangements pompeux barbouillés d'expérience que nous avons — ô le soupir vif de nos jeunesse délivrées ! — jeté par dessus bord aux portes des écoles... alors que chantent encore, au léger appel vers l'antan, et si fraîches, et toutes mêlées de nos innocences, les vieilles fables du Bonhomme ».

L'ouvrage de Stephen Mac Say mérite l'attention des camarades anarchistes; en le lisant, ils verront réapparaître les douces et fécondes joies juvéniles, et ils apprendront à mieux connaître un écrivain de silencieux qui est riche en observation et en pensées.

(1) 1 franc, port en sus.

L'EXIL ET LA PRISON, PARFOIS LA MORT, contre les meilleurs révolutionnaires (Editions du « Comité international de Défense anarchiste »).

Une brochure qui apporte quelques aperçus sur les agissements des communistes en Russie.

Les auteurs de cet ouvrage n'ont point voulu faire œuvre de démolisseurs par parti-pris, mais ils se sont élevés contre la cruelle tactique qu'emploient les officiels d'un révolutionnarisme périmé pour se maintenir au pouvoir.

Quelques documents qui semblent ne pas être des « choses légères » viennent apporter à ceux qui cherchent à connaître la Vérité, des preuves qu'au despotisme des Tsars, succéda un Etatisme forcené.

Il est possible que dans la fureur des événements, qui précipitent bien souvent les principes révolutionnaires, des hommes s'égarent, mais ériger en doctrine et en système ces égarements devient un danger terrible pour quiconque ose parler et agir pour la liberté.

Les syndicalistes, politiciens, journalistes et littérateurs qui allèrent en Russie ne nous parlèrent jamais de cette *Guépéou* qui semble si bien détenir le record du mouchardage et de l'attentat commis contre les individus, lesquels n'ont cependant pas lutté pendant des années pour être les pionniers d'une ère de criante injustice. — A. BAILLY.

Paul Verdier : LES SACRIFIÉS. (Franco: 3 fr. chez l'auteur, rue Gougeard, 19, Le Mans) .

Ce petit livre, tout imprégné d'émotion, où l'on voit se débattre, non des « héros », mais « des hommes », les pauvres hommes dont la mort n'a pas voulu, est un des meilleurs réquisitoires contre la guerre que j'aie jamais lus. Ni déclamation ni cris de haine. De la sagesse, de la bonté, et un amour intense de la paix, telles sont les qualités du héros de cette œuvre, un « sacrifié » que la guerre a défiguré et rendu aveugle, et qui, le cœur débordant d'amour, retrouve au foyer une femme qui ne l'aime plus. Sans travail, sans affction, ne voulant pas être une entrave à la liberté et au bonheur de la compagne à qui il est à charge, il recourt au suicide, sacrifié jusqu'au bout.

Voilà certes une bonne plaquette de propagande pacifiste, et qui plus est, d'un prix modique, ce qui est appréciable à l'heure actuelle. — D. R.

NOTRE MOUVEMENT A L'EXTERIEUR. — Notre ami Eugen Relgis, de Bucarest, l'un des principaux rédacteurs de *Cugétul Liber* (La Pensée libre), s'intéresse beaucoup à la question sexuelle, du moins telle qu'on l'envisage ici. Dans *Adevarul literar si artistic* (La Vérité littéraire et artistique) il est revenu à plusieurs reprises sur les thèses émises par *l'en dehors*. Dans un récent numéro de ce journal, il consacre un article à « Grandes Prostituées et Fameux Libertins » dont il se propose de traduire, en roumain, une série d'extraits et de résumés. Eugen Relgis, qui est l'un des esprits les plus émancipés de l'intelligence roumaine a su comprendre et apprécier notre effort. Voilà qui console de tant d'hypocrisie et de méchanceté !

L'EN DEHORS N'EST PAS UNE TRIBUNE LIBRE, mais toute personnalité à laquelle il est nominalement fait allusion dans ce journal est assurée que sa réponse sera publiée, ou pour le moins prise en sérieuse considération.

Croquignoles

Les démonteurs de cervelles.

Le cerveau de Lénine consistait en cellules pyramidales. Quant à celui d'Anatole France, on nous affirme qu'il ne pesait que 1.017 grammes, alors que le cerveau du français moyen atteint généralement 1.330 grammes. Cela prouve, à mon humble avis, qu'on peut être un maître ès-style et être léger... de cervelle. Comme compensation à cette légèreté, le cerveau de l'auteur de Thaïs *présente un ensemble de circonvolutions tellement compliquées qu'on ne saurait mieux le comparer qu'à une pièce d'horlogerie... Révérence parler, votre serviteur a eu sous les yeux des cervelles de mouton aux détails d'une délicatesse extrême, elles aussi... Anatole France en pantoufles, en robe de chambre, en chemise de nuit ; Anatole France plagiaire, satyre, embaumé, écorché, démonté cérébralement..... N'en jetez plus, de grâce. Et nous foutra-t-on la paix avec toutes ces histoires de revenant ! Relisons vite, je vous en prie, les dits de monsieur Bergeret et gaussons-nous, en sa compagnie, de la sottise des pauvres mortels qui nous entourent.* — CANDIDE.

Souscription permanente. — J. Lèques, 1 25. F. Rolland, 6 75. Santos Clou, 3 40. R. Cornillon, 11 75. E. Roux, 6 75. B. Hernaez, 5. M. Roumilhac, 1. M. Cuminal, 42 50. Excédent recettes sur dépenses tournée Midi, 3 05. L. Faure, 5 75. J. Albertini, 1 75. Pequeno, 1 75. Liste 483, par Laura, 25. Sommovigo, 30. Glories, 1 75. Arnal, 1 75. Augery, 1 75. J. Taupenas, 0 40. F. Dubois, 1 75. J. Chevant, 3 75. A. de la Housse, 5. Grupo libertaria idista, 30. Turmeau, 13 50. Dr Legrain, 1 75. L. Mollet, 1 75. Grégoire, 10. M. Baron, 6 75. Liste 481, par Martin, 5. Collecte réunion rue de Bretagne, 49. Marguerite, 50. Derouet, 6 75. Collecte réunion bd Barbès, 19 50. Poucheton, 20. Berthaud, 5. Saucias, 5. André, 2 50. F. Faye, 2. P. Monteur, 5. G. Fahy, 10. Ch. Vialleles, 20. M. Chastrette, 11 75. J. Vignez, 4 50. S. Versini, 11 75. A. Fenech, 11 25. M. Bourrillon, 5. E. Recchioni, 45. E. Gorré, 1 75. J. Rey, 1 75. A. Gasq, 8. J. Plisson, 11 75. Ferragu, 1 75. C. Chanelière 6 75. Laurent, 153. B. Lachmann, 99 50. Petit d'O., 5. H. Lebigue, 2 50. R. Colin, 0 50. R. Yvetot, 1 75. H. Dupré, 35. Groupe de Romainville, 5. M. Moessner, 1. Rümler, 3 50. B. Pailleux, 3. Ch. Rousseau, 11 75. J. Richard, 1 75. P. Robert, 7. Un copain de Nevers, 10. Léon Marius, 5. P. Bourey, 6 75. Fieschi-Vivet, 1 75. A. Verstricht, 4. R. Lebrou, 3 40. E. Burgat, 1 75. E. Chaillot, 1 75. H. Pia, 5. A. Calamand, 5. J. Méline, 5 75. Lipowieski, 10. Liste arrêtée au 25 décembre. *Total : 936 fr. 75.*

SOUSCRIPTION PERMANENTE : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de L'EN DEHORS.

— Adresser tous les articles d'argent ou correspondance recommandée au nom de E. ARMAND, sans aucune indication de prénom.

Toutes les lettres adressées au bureau de L'EN DEHORS à un nom AUTRE que celui de E. ARMAND doivent être suivies de la mention : « aux bureaux de « l'en dehors ». Nous ne sommes pas sûrs de recevoir celles qui ne sont pas accompagnées de cette indication.

Toute annonce doit être accompagnée d'un timbre pour demande de renseignements, le cas échéant.

Pour les annonces, qui sont insérées gratuitement, les camarades noteront que nous nous réservons toujours de modifier les textes envoyés ou de ne pas insérer.

— Nos correspondants nous faciliterons la besogne en renouvelant leur adresse dans chacune de leurs lettres.

CAMARADE artiste musicien, dés. se m. en rapport avec musicien de profession résid. Paris. Léonard, rue Kléber, 75, Troyes (Aube).

COMPAGNE province appartenant à « l'Association de Combat contre la Jalousie » désire corresp. avec camarade. J. M. 124 au bureau de *l'en dehors.*

POUR CAUSE DÉPART camar. naturiste est prêt à céder pour 13.000 fr. belle propriété, 8.000 m. car., arrosable, en plein rapport, cont. maison avec cuisine et deux chambres. Belle vue. 100 arbres fruitiers. 3.000 pieds rosier. Jean Ciurana, Quartier Cambrunier, Vence (Alpes-Maritimes).

ROUALDÈS, rue Tisserie, 34, Alès (Gard), dés. s'assoc. avec cam. pour travailler *librement* la terre ou mener vie nomade en roulotte.

DROXLER est averti qu'il y a une lettre arrivée pour lui au bureau de *l'en dehors.*

André LORDEL, Raymond DEJUCQ, Emilio TORMO. — Aimerions recevoir de vos nouvelles (71, 414, 470).

BELGIQUE. — Jadoul, Larock, Léopold Lambrechts, Pagnoul, Etienne Daverio : Aimerions recevoir de vos nouvelles.

MARCEL LAGAILLARDE, à Gaud par Cierp (Hte-Garonne) aimerait entrer en relations avec copains de la région.

CHAMBOULEYRON FILS. — Ta compagne et ton fils (de Longwy) demandent de tes nouvelles.

J'ACHÈTERAIS d'occasion dict. Larousse 2 vol. — Marius Jean, rue du Onze-Novembre, 31, Saint-Etienne.

JE CÉDERAIS *L'Homme et la Terre* d'Elisée Reclus, 6 vol., état neuf pour 250 fr. — Maréchal, rue de Colombes, 121, Asnières (Seine).

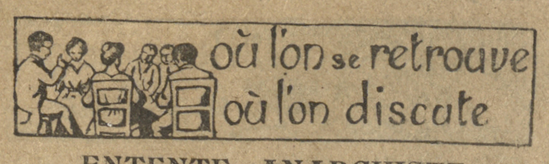
CAMARADE partageant le point de vue de *l'en dehors* en matière de thèses sentimentalo-sexuelles désire f. connaissance avec compagne de la localité ou environs. — Ecr. Léonard, rue Kléber, n° 65, Troyes.

ERRATA. — A. Scott nous prie de faire savoir que l'article « La femme dans l'Inde anglaise » est *une traduction* et non un article original.

BATTESTI. — Que deviens-tu ? Ton journal nous revient.

MOREAU. — Vous oubliez que le 23 avril 1906 à l'U. P., l'Emancipation du xve, je faisais une réunion sur « De la pluralité en amour comme facteur du communisme ».

CH. VOYEZ. — Il nous est dû 40 francs, du n° 97 au 123-124.



ENTENTE ANARCHISTE

PARIS. — LES COMPAGNONS ET AMIS DE *L'EN DEHORS* se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, au premier, au bar, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 30 (métro Marcadet ou Poissonniers).

Lundi 9 janvier :
E. Fournier : *La Bible au point de vue de la Cosmogonie, de la Théodicée et de la Morale* (avec contradiction d'un croyant).

Lundi 23 janvier :
Camille Spiess : *Socrate et l'amour grec.*

Lundi 13 février :
Un camarade : *La valeur scientifique des Théories sociales.*

Lundi 27 février :
E. Armand : *Quelques pages de l'œuvre de Victor Margueritte.*

Les camarades désireux de s'entretenir avec E. Armand le rencontreront le deuxième et le quatrième lundi du mois, à partir de 14 heures jusqu'à 18 heures, à la même adresse.

— Renseignements, vente au numéro, abonnements, brochures, librairie.

LES CAUSERIES POPULAIRES. — Grande controverse publique et contradictoire le venderdi 6 janvier, à 20 h. 30, Salle du 18, rue Cambronne, Paris 15e ,entre Ch.-A. Bontemps, l'Abbé Violet et le pasteur Segond, sur : FAUT-IL RESTER CHRÉTIENS ? LE CHRISTIANISME EST-IL LA CAUSE DES CRIMES DE L'EGLISE ? — Participation aux frais : 1 fr. 50.

GROUPE AUTONOME DU XXe. — Le jeudi, à 20 h. 30, réunion au « Faisan doré », boulev. de Belleville, 28.

5 janvier, Ixigrec : Déterminisme, Fatalisme et Libre Arbitre. — 12, Philippe : « Le Phalanstère ». — 19, Causerie par un camarade. — 26, Dr Legrain : Les passions contre la raison.

GROUPE AUTONOME DES Ve et VIe Arrts. — Les camarades dés. constituer un groupe anarch. autonome se réuniront chez Rigaud, rue Laromiguière (5e), samedi 17 décembre, vers 20 h.

PUTEAUX, 25, rue Paul Lafargue. — Réunions ouvertes à tous le samedi, à 8 h. 30.

GROUPE LIBERTAIRE DE ROMAINVILLE. — Les 2e et 4e jeudis du mois, salle de la « Coopérative », angle place Carnot, rue Veuve-Aublet.

ROMAINVILLE. — Réunion le 12 janvier prochain, salle de la Coopérative. — En raison de l'activité que le groupe a résolu de déployer dans la propagande générale (meeting amnistie, campagne antiparlementaire, causeries éducatives, etc...) un pressant appel est fait à tous les copains et sympathisants et particulièrement à ceux qui depuis quelque temps ont cessé de fréquenter le groupe.

MARSEILLE. — *Groupe d'Action Anarchiste.* Résolution adoptée dans les assemblées générales des 30 octobre, 2 et 6 novembre.

1° « Le Groupe d'Action Anarchiste » groupe tous les anarchistes de Marseille et la Banlieue, sans tenir compte de leur tendance ou nationalité. — Son but : Mener toute action anarchiste pouvant rallier les suffrages de toutes les tendances. Chaque tendance pouvant s'organiser hors le « Groupe d'Action » pour mener sa propagande spéciale.

2° Le Secrétariat est assuré par un camarade de langue française, assisté de deux camarades de langues italienne et espagnole. — La tâche du Secrétariat consiste à assurer la correspondance du Groupe et à appliquer les décisions adoptées.

3° Le Groupe se réunit le jeudi soir, à 19 heures, en réunion ordinaire et une fois par mois, le dimanche, en assemblée générale.

4° Les cotisations au Groupe sont — volontaires — et individuelles, les camarades de banlieue peuvent faire parvenir leur cotisation par le délégué les représentant aux réunions.

5° Une caisse de solidarité est créée. Elle est assurée par un secrétaire et un trésorier. Son but : venir en aide à tous ceux qui tombent pour l'action anarchiste, sans distinction. Le secrétaire a pleins pouvoirs pour s'occuper sans retard de toute affaire intéressant la solidarité envers ceux tombés pour l'action anarchiste. Pour les faits susceptibles d'intéresser la solidarité des anarchistes, les décisions seront prises en réunion et le secrétaire sera chargé de les appliquer. La caisse de solidarité est alimentée par un prélèvement de 15 % sur toutes les recettes, des carnets à souche de 25 billets à 0 fr. 50, des fêtes artistiques, des tombolas, etc. Le Groupe soutiendra matériellement tous les camarades emprisonnés pour leur action à Marseille et en banlieue ainsi que leur famille. — Chaque fois que devra jouer la solidarité: régionale, nationale, internationale, le Groupe prendra des décisions.

6° Par son caractère éclectique, le « Groupe d'Action » ne peut adhérer à aucun organisme national d'une tendance déterminée, cependant le secrétaire se tiendra en rapport constant avec ces divers organismes et chaque fois qu'un organisme national engagera une action quelconque, le « Groupe d'Action », après discussion, pourra lui donner son adhésion.

7° La nécessité s'imposant de trouver un local central où les camarades de Marseille pourraient constamment se réunir, il est décidé de rechercher un local au centre de la ville. Un camarade est désigné pour se charger de ce travail. — Toutes les questions que soulèvera la location d'un tel local seront examinées une fois celui-ci trouvé. — Secrétaire du Groupe d'Action : J. Clot ; assesseurs de langues italienne et espagnole : X., X ; trésorier du Groupe : L. Faure ; secrétaire à la solidarité : A. Pascal. Trésorier à la solidarité : Henri ; camarade délégué au local : Avril.

NICE. — *Groupe d'Etudes sociales.* Réunion tous les mardis soir au café des Tramways, place Garibaldi.

LYON. — *Compagnons et Amis de l'en dehors* : tous les vendredis, à 20 heures, chez Taupenas, 35, rue des Chartreux (1er).

SOCIETE D'ETUDES TECHNIQUES ET D'ENSEIGNEMENT GENERAL. — Hôtel de Ville de Tours (Salle du Conseil de Revision). — *Causeries éducative sur la santé,* par Louis Rimbault. — — Jeudi 5 janvier 1928 : *Peut-on changer de caractère, de tempérament, de nature ?* — Jeudi 2 février : *La Maladie de mal vivre.* — Jeudi 1er mars : *Est-on responsable de sa naissance ?* — Jeudi 5 avril : *Aimez-vous les uns les autres...*

Correspondance internationale : *allemand, anglais, espagnol, esperanto, flamand, hollandais,* ido, *italien, portugais.*

BORDEAUX. — *Amis de l'en dehors.* — Réunion le mercredi, à 21 h., au bar de Cursol (salle du premier). Angle rue de Cursol et place de la République.

LILLE. — S'adresser à D. Cracco, 14, route d'Ypres, Marquette-les-Lille.

Groupe d'Etudes sociales, 142, rue Vazemmes. Réunion les 2e et 4e samedis du mois, à 19 h. 30 précises. — Accueil chaleureux aux camarades de toutes les tendances libertaires et aux sympathisants. Pour éviter la station au café, arriver à l'heure indiquée.

LE HAVRE. — Le Groupe libertaire fait appel aux copains de toute tendance. Réunion le mercredi, au Cercle Franklin. Demander la salle au concierge.

SAINT-ETIENNE. — Le groupe des *Amis de l'en dehors* se réunit les 1er et 3e samedis du mois, café Ferrant, place du Peuple, 33.

GROUPE D'ETUDES SOCIALES DE NANTES. — Réunion du groupe les 2e et 4e jeudis, 33, rue Jean-Jaurès, à 20 heures précises.

Permanence tous les samedis de 15 à 17 h.

ALGER-BELCOURT. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, réunion du groupe au Bar Louis, rue Michelet, 88. Livres, brochures, journaux à la disposition des camarades. Les demander aussi par correspondance à A. Cazes, rue de Bitche, n° 1, *Alger.*

MONTPELLIER. — *Centre d'étude et de pratique individualiste,* salle particulière du « Bar Commercial », rue Baudin. Le jeudi à 20 h. 30.

ORLEANS. — *Compagnons et amis de « l'en dehors ».* — Réunion le 1er vendredi du mois, au bureau de *l'en dehors,* 22, cité Saint-Joseph.

ORLEANS. — Nos amis rencontreront E. Armand le samedi de 11 h. 30 à 13 h., aux bureaux du journal, 22, cité Saint-Joseph.

Service de Librairie

SUR NOS EDITIONS, nous faisons 20 % de remise à partir de 25 exemplaires du même prix, ou 25 % à partir de 100 exemplaires du même titre.

Pour les brochures ou volumes publiés par D'AUTRES EDITEURS, un délai de quelques jours est nécessaire pour l'expédition des volumes, mais NOUS NE GARANTISSONS PAS LES PRIX INDIQUÉS.

Dans tous les cas, joindre le montant de l'envoi à la commande.

NOS ÉDITIONS

Brochures de Propagande individualiste anarchiste

par E. ARMAND	franco
L'anarchisme comme vie et comme activité individuelles	0 15
La valeur et les conséquences de son abolition	0 40
Mon point de vue de l'anarchisme indiv.	0 25
Les ouvriers, les syndicats, les anarchistes	0 40
La vie comme expérience. Fierté	0 30
La procréation au point de vue individuel	» »
A vous, les humbles (placard papier couleur)	0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs	0 40
L'Illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individual.	0 40
Amour libre et Liberté sexuelle	0 60
L'A B C de nos revendications individuales	0 25
Qu'est-ce qu'un anarchiste ?	0 45
L'illégaliste anarchiste est-il notre camarade ?	0 35
Subversismes sexuels	0 50
Entretien sur la liberté de l'amour par E. ARMAND et Marguerite DESPRÉS.	0 50
Est-ce cela que vous appelez vivre ? Pensées quotidiennes. La Ruse. L'en dehors.	
L'amour libre (en français et en *ido*). par Voltairine de CLEYRE	0 80
L'idée dominante (Edition augmentée) par Albert LIBERTAD	0 30
La joie de vivre	0 25
La liberté. Nous allons. Ultime bonté par Gérard de LACAZE-DUTHIERS	0 60
Les vrais révolutionnaires (en français et en *ido*) par Benj. R. TUCKER	0 20
Ce que sont les anarchistes individualistes	0 25
Socialisme d'Etat et Anarchisme comparés par DIKRAN ELMASSIAN, ALBA SATTERTHWAITE, etc.	A paraître.
Dieu n'existe pas, Le Grand Fléau, Le Christianisme par Pierre CHARDON	0 45
Ce qu'est la Patrie	0 30
L'association individualiste anarchiste par STIRNER, TUCKER, MACKAY	A paraître.
Contre l'Etat, sa morale, son enseignement.	A paraître.
« Notre » Individualisme (texte en français et *ido*), *Pour la fin de la guerre, Programme d'action* (français et *ido*). —	0 25

Les 30 brochures ou tracts : 5 fr. (recommandé : 6 francs).

Collections

par delà la mêlée, la mêlée, 10 *à* 20 *nos* ; *l'en dehors* du début au n° 100, en tout 90 à 100 numéros, envoi recommandé ..... 35 »

PARUS RÉCEMMENT

1. *COMMENT EVITER LES MALADIES VÉNÉRIENNES sans réglementation de la prostitution ni police des mœurs, suivi de RÉFLEXIONS sur la mentalité des prostituées et la vie sexuelle de l'avenir, par le Dr Axel Robertson Proschowsky (avec deux portraits de l'auteur).* — 2. *NOTES CRITIQUES, par E. Armand.* — 3. *QU'EST-CE QU'UN DON JUAN ? par le Dr A. R. Proschowsky et E. Armand. Une forte brochure: 2 fr. 50 franco.*

LES DIFFERENTS VISAGES DE L'ANARCHISME par Stephen T. BYINGTON, Edward CARPENTER, John Henry MACKAY, Wm. C. OWEN, Henry SEYMOUR. — Avant-Propos et traduction de E. ARMAND. — Avec un appendice contenant : 1. La déclaration de l'Association des Anarchistes individualistes allemands ; 2. Le manifeste du journal *l'en dehors* ; 3. Un projet d'Internationale Individualiste Anarchiste. — Une forte brochure : 2 fr. franco.

Pour ceux de nos nos lecteurs qui comprennent l'italien :

E. Armand : DISCUSSIONI SULL' AMORE. — Traduzione e prefazione di Mozart. Disegno in legno di Moreau. Franco : 60 centimes.

E. ARMAND : L'ANARCHISME COMME VIE ET COMME ACTIVITÉ INDIVIDUELLES. Résumé, en quelques pages, de tout ce que l'auteur a développé par la suite, dans « Qu'est-ce qu'un anarchiste? » et l' « Initiation individualiste anarchiste » — Franco : 15 cent.

CAUSERIES E. ARMAND

E. Armand se proposant de faire *fin avril-début mai,* des causeries sur le trajet TOURS, LOCHES, POITIERS, BORDEAUX, AGEN, TOULOUSE, LIMOGES, CHATEAUROUX prie les camarades que la question intéresse de se mettre aussitôt que possible en rapport avec lui.

BIBLIOGRAPHIE ET SOMMAIRES :

L'ANARCHIE. — Au sommaire du n° 30 : Communiste ou Individualiste : l'un et l'autre (Max Nettlau). — Propos d'un bourgeois (Senex). — La Révolution prolétarienne (V. Coissac). — Après-Congrès, Déclaration. — L'Individualisme, la Morale et l'Amour (Ixigrec), etc.

En vente dans les kiosques et librairies. Envoi gratuit de trois exemplaires-spécimens sur demande à L. Louvet, 80 *bis,* boulevard de la Villette, Paris (19e).

PRISMAS. — Revista mensual de Arte, Literatura y Ciencia. — Redaccion-Administracion, rue Solférino, 22, Béziers (Hérault). — Un n° 0 75.

Le n° 8 est paru.

LE SEMEUR. — Au sommaire du n° 112 : Noel (Stephen Mac Say). — Nos souhaits (Jules Blanc). — Diagnostic (L. Barbedette). — Le Pétrole (A. Soubeyran). — La Politique coloniale (Pioch). — L'objection de conscience : Déposition de Romain Rolland au procès Chevé. — Le chansonnier Eugène Bizeau (Gérard de Lacaze-Duthiers), etc.

Un n° 0 50. Administration et rédaction, 16, rue Froide, Caen (Calvados).

Reçu le n° 1 de *Terre Nouvelle,* édité par l'ex-prêtre et l'ex-posteur Léon Revoyre, qui succède au « Chrétien libre ». Nous pensons que c'est s'attarder que vouloir ressusciter une formule que nous estimons avoir fait son temps et qui contient trop de contradictions pour ne pas être mise au service des monopoleurs et des privilégiés. — S'adresser à Léon Revoyre, rue de la Fosse-aux-Anglais, 37, Melun (S.-et-M.).

Federica Montseny : *El Hijo de Clara* (segunda parte de « La Victoria »), Barcelona 1927. Nous dirons prochainement notre opinion sur ce volume. — Federica Montseny : *El Amor errante ;* Joaquina Colomer : *Flora ;* Maura Bajatierra ; *El « Pitu » de Penarudes* (nos 72, 73 et 74 de la « Novela Ideal » de Barcelona. — E. F. I. : *Vérité et Lumière.* — Lucien Leauté : *Sermon à l'intention du « Soldat Pinard »* (n° de décembre de « La Brochure mensuelle »). — R. P. Gillet : *Paul Valéry et la Métaphysique* (Ed. de la Tour d'Ivoire).

NOUVEAUTÉS

	franco
Victor Margueritte. — *Ton corps est à toi*	12 60
Manuel Devaldès. — *Des Cris sous la Meule*	10 60
— *La Maternité consciente*	10 60
Havelock Ellis. — *L'éducation sexuelle*	18 60
Charles Malato. — *Les forains*	10 60
Han Ryner. — *L'aventurier d'amour*	10 60
Nestor Makhno. — *La révolution russe en Ukraine*	12 »
Balkis. — *Guérir*	12 60
Ch. A. Bontemps. — *L'œuvre de l'homme et son immoralité*	10 60
Jean de Criteuil. — *Le roman d'un prêtre, l'amour et le sacerdoce*	10 60
L. Barbedette. — *A la recherche du bonheur,* essai de thérapeutique morale	0 60
Dr A. Hesnard. — *L'Individu et le Sexe,* psychologie du narcissisme	12 60
Eugen Relgis. — *Les Principes humanitaristes et l'Internationale des Intellectuels.*	0 60
Han Ryner. — *L'amour plural*	10 60

DEMANDEZ LE CATALOGUE DE NOTRE SERVICE DE LIBRAIRIE, qui contient une liste de brochures et d'ouvrages soigneusement établie.

POUR APPRENDRE L'*IDO* ET S'Y PERFECTIONNER :

Petit Manuel complet en 10 leçons	0 50
Exercaro (recueil d'exercices)	0 55
Vocabulaire usuel et *grammaire*	1 65
Dictionnaire français-ido	16 »
Han Ryner. — *La Libro di Petro*	1 50

l'en dehors est en vente :

En PROVINCE : à

ALÈS : chez Polge (dépôt du *Petit Parisien*), rue Beauteville 4, ou Laporte (kiosque du Tribunal).

ALGER : chez Néri, dép. 30, r. de Constantine, ou ben Saïd Mohamed, journaux, place du Gouvernement. — Le jeudi soir au « bar des Amis », rue Sadi-Carnot, Champ de Manœuvres.

AMIENS : à la Librairie, 45, rue de la Hotoie.

ANGERS : kiosque de la place du Ralliement.

BEAUCAIRE : chez Gardiol-Lambert, journaux, pl. de l'Hôtel-de-Ville.

A BÉZIERS : s'adr. à Joachim Puech, rue Solférino, 22.

BORDEAUX : s'adr. à Aristide Lapeyre, villa Raoul, 5, rue de la Vérité, à Talence.

BOURGES : s'adr. à Jacquet, 5 bis, route de la Chapelle.

BREST : s'adr. chez Henri Vetel, 10, rue de la Mairie.

GRENOBLE : kiosque cours Berriat, angle du cours Jean-Jaurès, ou s'adr. à Michel, 8, rue de l'Alma.

LA CIOTAT : s'adr. à Félix Denegry, 26, boul. Clemenceau.

LA LOUPE (Eure-et-Loir) : s'adr. à O. Ducauroy, La Barrerie, au Favril, par Pontgouin.

LE HAVRE : s'adr. à Lachèvre, au « Cercle Franklin ».

LILLE : Au « Furet du Nord », 17, rue Vieille-Comédie ; à la Bouquinerie des Trois-Mages, 204, rue Solférino ; chez Cracco, 14, route d'Ypres, Marquette-les-Lille.

Pourquoi n'appartenez-vous pas à l'un ou l'autre des groupes de pratique ci-dessous ?

1° Les Compagnons de l'EN DEHORS : envoi *du contrat exposant les conditions d'admission et résumant les charges et les avantages de l'Association contre 0 fr. 90 adressés à* E. ARMAND, *cité Saint-Joseph,* 22, *à Orléans.*

2° L'Association internationale de combat CONTRE LA JALOUSIE SEXUELLE ET L'EXCLUSIVISME EN AMOUR.

Envoi des conditions d'admission et thèses fondamentales qui condensent le point de vue de l'EN DEHORS en matière sexuelle, contre deux timbres à Fred. ESMARGES, *au bureau de l'EN DEHORS, même adresse.*

Ce numéro est tiré à 5.750 exemplaires
Le prochain numéro sera daté mi-janvier

Le Gérant : O. DUCAUROY

Imp. Coop. « *La Laborieuse* ».
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS.
Téléphone : 33.09